

Eglise du Saint-Sacrement à Liège
Chapelle de Bavière à Liège - Eglise Saint-Lambert à Verviers

Feuilletts 106 à 108
du 3 au 5 novembre 2020

ALBERT BESSIÈRES, S. J. (1877-1952)

RÉCITS ET EXPÉRIENCES EUCHARISTIQUES
(12)

L'HEURE DU SANG¹

PRÉFACE DE GEORGES GOYAU	3
AVANT-PROPOS PAR ALBERT BESSIÈRES	21
L'HEURE DU SANG	31
I. A Normale Supérieure	31
II. Les deux France	60
III. Introibo	86
IV. Ad altare	92
V. Rédemption	103

¹ Récit aux pp. 9-116 du recueil *Les ouvriers de la moisson* (Casterman, Tournai), muni du *Nihil obstat* (donné à Toulouse, le 1^{er} juillet 1920 par F. Cavallera, cens. dep.) et de l'*Imprimatur* (donné à Toulouse, le 1^{er} juillet 1920 par F. Saleich, vicaire général).

PRÉFACE DE GEORGES GOYAU

Ils furent en cinq ans, trois mille deux cent soixante-seize, entrés naguère dans les rangs du clergé de France parce que la moisson leur avait paru grande, et qui prématurément furent couchés par la mort sur la terre même qu'ils avaient songé à moissonner, et que soudainement ils avaient dû défendre.

Ce qu'ils étaient, ce qu'ils voulaient, nous le savons par de multiples témoignages : non seulement par les lettres de prêtres que publièrent, durant la guerre, le P. Léonce de Grandmaison et M. Victor Bucaille, mais par un imposant nécrologe, suite de notices détaillées et douloureuses, que M. l'abbé Verrièle, directeur au Grand Séminaire d'Issy, vient de consacrer aux Séminaristes de Saint-Sulpice morts aux armées². Et toutes ces voix éteintes continuent de parler ; et de toutes ces tombes, dont parfois la place même est ignorée, surgissent des leçons de sacerdoce et des appels à la vie sacerdotale.

On avait vu ces jeunes hommes, d'abord, heurter à la porte du sanctuaire avec une certaine inquiétude de perfection personnelle, et tout en même temps avec cette humble pensée que s'ils attendaient, pour y entrer, de se sentir pleinement dignes, Dieu et les âmes demeureraient privés d'eux, et que Dieu et les âmes requéraient plus de rapidité. Et des directions pacifiantes, l'« appel » rassurant et décisif de l'évêque avaient vaincu leurs nobles scrupules. Ils continuaient donc d'aspirer à leur progrès intérieur, à ce qu'un futur caporal prêtre appelait leur « conversion continuelle »³ ; mais cette poursuite du progrès personnel ne les avait pas retardés dans la besogne préparatoire de leur rôle social, le sacerdoce. « Je n'ai plus que neuf mois avant d'entrer au séminaire, lit-on dans une lettre qu'écrivait un tout jeune homme destiné à périr aspirant ; et il y a encore tant à faire dans mon

² A. Verrièle, *Les séminaristes de Saint-Sulpice morts au champ d'honneur*. Limoges, 1920.

³ Joseph Belmont, p. 162 du volume sulpicien auquel toutes les citations qui suivent sont empruntées.

âme ! Il est vrai qu'il ne faut pas avoir l'audace de penser qu'on peut arriver à être digne du sacerdoce. Notre Seigneur seul en a été digne, parce qu'il était Dieu »⁴. Ainsi s'étaient rangés ces futurs prêtres dans la voie qu'avait ouverte le prototype de tous les prêtres, le Prêtre-Victime, l'Unique, le seul Prêtre digne d'être prêtre !

D'aucuns, parmi eux, avaient constaté, non sans quelque tremblement, que cette voie même, pour que leur action fût efficace, devait se dérouler à travers les turbulences du monde ; ils s'étaient demandé si ces turbulences, parmi lesquelles les retiendrait le service du Christ, ne troubleraient pas, un jour ou l'autre, le dialogue intérieur qu'ils voulaient entretenir avec lui. Ecoutez l'appel craintif qu'adressait, du séminaire, à sa sœur carmélite, un petit clerc qui devait mourir aspirant :

« Le Christ et sa cause, nous y croyons, mais nous ne les saisissons pas, nous ne les sentons pas présents ; nous ne nous jetons pas à eux éperdument, comme saint Pierre, lorsque Jean lui montra sur le rivage le Seigneur, se précipita dans le lac pour le rejoindre et baiser ses genoux. Sans doute c'est le monde extérieur qui nous tire à droite et à gauche, nous assourdit, nous masque la seule vérité. Vous qui, dans le silence, écoutez Dieu et vivez à ses pieds, vous devez prier pour que ceux ballottés dans l'agitation et le bruit ne l'oublient »⁵.

Mais après des luttes brèves ou longues, les plus frileuses d'entre ces jeunes âmes s'étaient rassérénées, en pensant au sceau de l'au-delà qui, les marquant, les protégerait, en songeant que, retenues sur terre par leur mission, elles avaient cependant, de par cette mission même, leur racine ailleurs. Et dans une lettre de guerre signée d'un prêtre sergent, ce sentiment s'exprimera par ces lignes confiantes :

« Dieu fait tout éternellement, et quand il agit sur nous, c'est pour prolonger son action et sa promesse jusque dans l'éternité,

⁴ Jean Nourrisson (petit-fils du membre de l'Institut), p. 367.

⁵ Joseph Challe, p. 347.

éternisant ainsi notre vie, notre âme, notre personne tout entière. Oh ! que c'est l'optima pars ! Que Dieu est bon ! »⁶

Sur de pareilles cimes, la conciliation entre la vie active et la vie intérieure, qui pour certains novices de la carrière sacerdotale apparaissait comme un problème quasiment insoluble, s'accomplissait spontanément, par une sorte d'assimilation à la vie même de Dieu, vie d'amour qui est en même temps une vie d'action.

« Harmonisons en nous la vie active et la vie intérieure, dans la charité de Jésus. Souvenons-nous toujours des deux fins de notre vie : adorer, évangéliser ; que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive ! »⁷

La plume qui dans un coin de tranchée dessinera ce programme était celle d'un jeune lettré, André Martin-Decaen : avant de prendre la soutane, et puis de la changer contre l'uniforme de maréchal des logis éclairneur, qui devait être son dernier vêtement, il avait commencé de se faire un nom, comme poète et comme historien...

Toutes ces peurs une fois rassurées, celle de ne pas être digne, - comme si jamais ici-bas l'on était digne, - celle de perdre de vue Jésus dans le tumulte des hommes, - comme si lui-même, tout le premier, n'était pas venu et resté parmi eux, - et celle enfin de perdre son intimité dans la dispersion même des besognes qu'on ferait pour lui, - comme si l'action qu'on lui consacre pouvait écarter de lui, - ces âmes de prêtres commençaient à se reprocher d'avoir trop peu joui, jusque-là, de leur vocation. Témoin cet ancien inspecteur des finances, entré au séminaire à l'âge de trente ans, qui s'abandonnait un jour, contre lui-même, au réquisitoire que voici :

⁶ Henri Richard, p. 259. Cf. *Lettres de Jean Nourrisson*, p. 150 (Paris, Gabalda) : « Point n'est besoin de quitter le monde, parce que nous sommes sûrs, avec l'aide de Dieu, d'être préservés du mal au milieu du monde si nous faisons tout notre devoir de prêtres. »

⁷ André Martin-Decaen, p. 87.

« *De la vie sacerdotale, j'envisage trop, peut-être, le côté négatif, l'aspect austère ; je n'en vois pas assez le côté positif, je ne me laisse pas attirer assez par toutes les beautés. Tout ce qu'elle renferme de douceur, de joie, d'abandon filial au cœur de Dieu, m'échappe encore. J'en aime et j'en veux les sacrifices, le dévouement, l'abnégation, l'oubli qu'il comporte de soi-même et de ses propres intérêts ; je n'en aime pas assez toutes les joies, et j'oublie trop souvent l'ami fidèle et tendre qui les contient toutes* »⁸.

Ainsi s'épanouissait cette conscience sacerdotale dans un effort vers la joie, vers l'intelligence de cette joie multiple à laquelle elle était conviée, vers la pleine jouissance de ce don de Dieu qu'on ne connaît qu'en l'aimant et qu'en renonçant à le mesurer. La victoire de la joie franciscaine sur la tristesse janséniste traduit toujours un progrès spirituel, un progrès dont la société humaine profite, car la joie rayonne et conquiert, tandis que la tristesse isole, obscurcit ; et dans l'allégresse finale de sa vocation tardive, ce haut fonctionnaire, qui allait finir prêtre et sous-lieutenant, avait cru discerner que c'est pour le prêtre une grande marque de perfection intérieure, de cultiver en lui la joie.

*

* *

L'année 1914 survint.

Prêtres pour l'éternité ou se préparant à le devenir, ils s'en furent tous, pour une autre tâche, là où la France les appelait. Ils se voyaient installés dans une proximité permanente de la mort. « *Il faut toujours être prêt au martyre imprévu* »⁹, commentait l'un d'entre eux, qui devait, avant la fin d'août, mourir caporal. « *Il suffit, songeait un autre caporal prêtre, de savoir offrir sa mort pour que ce soit comme un martyre, tant l'amour parfait peut tout*

⁸ Henry Gervais, p. 102.

⁹ Marc Charvériat, p. 31.

transfigurer »¹⁰. La mort rôdait ; la pensée en devenait obsédante, pour ceux qui vivaient sous cette menace, et pour ceux-là aussi qui présumaient que dans les mois suivants ils auraient à partir. Un d'entre eux, qui plus tard expirera comme caporal à l'hôpital même d'Issy, - son séminaire, - se disposait à gagner le front, disait-il, « *comme on part pour une retraite, et, je crois, une retraite très efficace.* » Il lui semblait que là-bas on devait se sentir si près de l'éternité que l'on y « *développerait mieux son âme que dans une caserne* »¹¹.

Ceux qui ne poussaient pas l'enthousiasme jusqu'à préparer leur mort comme un martyr, ou jusqu'à transfigurer le péril en une occasion de retraite spirituelle, parlaient de la mort, fréquemment, dans leurs messages d'âme. Certains lui en voulaient de se poster, pour l'interrompre, sur la grande route de leurs rêves sacerdotaux. Tel ce clerc caporal qu'émouvait la pensée de voir son avenir de prêtre à la merci d'un éclat d'obus : « *Il m'en vient une tristesse profonde* », avouait-il¹². Tel encore ce sergent mitrailleur qui, avant de succomber à la côte 304, écrivait de là-bas : « *Je me persuade que j'ai quelque chose là, et qu'après la guerre je pourrai servir l'Eglise* », et qui, se reprenant, ajoutait tout de suite, mélancoliquement et vaillamment : « *Comme si le meilleur service de l'Eglise n'était pas de tout sacrifier au bon plaisir de Dieu* »¹³.

Mais dans toutes ces âmes consacrées, qui ne savaient pas si Dieu allait les convoquer ou les laisser, se multipliaient, avec une attachante richesse de nuances résultant de la diversité même des natures, les actes d'adhésion à la mort. Un petit délai seulement, réclamait tel ou tel, le temps de faire acte de prêtre à l'égard de quelques camarades. « *Faites que je sauve quelques âmes, lit-on dans un cahier de retraite, et puis faites de moi ce qu'il vous*

¹⁰ Jean Lambert, p. 186.

¹¹ Lucien Puel, p. 210.

¹² François Robin, p. 223.

¹³ Pierre Babouard, p. 235.

*plaira !... »*¹⁴ De ce retraitant, Dieu fit un sous-lieutenant, un chevalier de la Légion d'honneur, et puis un mort de la guerre... Il avait demandé quelques âmes : pourquoi ce pluriel ? Ce clerc minoré était bien ambitieux ; un prêtre de la dernière ordination, qui allait mourir, lui aussi, avec les galons de sous-lieutenant et le ruban rouge, se contentait du singulier : « *Donner le Christ à une âme, s'écriait-il, et puis mourir là-dessus, cela vaut bien la peine d'avoir vécu* »¹⁵.

Il y avait les scrupuleux de pureté, redoutant les souillures d'en bas, aspirant à la sainteté de l'au-delà : « *Mourir jeune est un bienfait de Dieu, soupirait un sergent qui venait d'être fait prêtre ; car plus la procession est longue, plus on ramasse de boue* »¹⁶. Il y avait les primesautières vaillances, qui gaiement frondaient le danger, tel ce clerc caporal qui « *jetai sa vie devant soi, en pleine conscience, avec la flamme d'amour au cœur* »¹⁷. Il y avait ceux aussi qui, comme autrefois Turenne, sentaient la carcasse trembler, et qui se reprochaient, à ces minutes-là, de ne point songer au ciel : « *Il faut l'ardeur du combat, confessait un prêtre adjudant, pour nous faire oublier notre pauvre carcasse. Nous avons besoin d'être grisés de poudre, alors que nous devrions subir la griserie des perspectives célestes* »¹⁸.

Mais ils savaient tous que l'intuition de ces perspectives ne se refuse pas à ceux qui l'invoquent, et certaines de leurs lettres portaient témoignage de cette intuition. Un soldat qui n'avait encore fait qu'une année de séminaire écrivait : « *Pour nous, comme cela est naturel, la mort : c'est un incident de notre vie immortelle, une sorte de changement de situation sociale ; mieux que cela, c'est la continuation de la vision de Dieu commencée ici-bas, mais toute barrière supprimée* »¹⁹.

¹⁴ Paul Lesage, p. 129.

¹⁵ Henri Husson, p. 341.

¹⁶ Louis Urguet de Saint-Ouen, p. 45.

¹⁷ Henri Leloir, p. 154.

¹⁸ Auguste Le Bouteiller, p. 171.

¹⁹ Pierre Debout, p. 360.

Définir la mort, n'était-ce pas le meilleur moyen de la défier ? Un prêtre sergent libellait une autre définition : « *De tous côtés, c'est la mort en perspective. Tant mieux, en somme. Car la mort, c'est le desserrement de l'étreinte terrestre, et la liberté en Dieu* »²⁰. Et c'était un séminariste caporal qui d'avance interprétait son propre destin en griffonnant cette réflexion : « *Il me semble que la mort ne doit plus être qu'une petite transition de l'union militante avec Dieu à la même union béatifiante* »²¹.

Mais pourquoi tant parler de la mort ? Et ce mot lui-même, que venait-il faire ? Un cleric minoré, qu'attendaient aussi la croix d'honneur et la balle fatale, avait d'avance signifié à ses familiers : « *La guerre, je ne la prends pas comme une course à la mort, mais comme une vraie course à la vie, soit à la vie éternelle, à la vraie vie, si je dois mourir, soit à la vie plus forte, plus virile, plus belle, si j'en reviens* »²². Il avait nié la mort en l'affrontant, et la guerre l'acheminait vers la vraie vie, comme elle y acheminait tous ceux dont le livre mortuaire d'Issy perpétue le souvenir et nous lègue d'admirables fragments de lettres ou de cahiers, comme elle y acheminait ce Jean Nourrisson qui d'avance avait écrit :

« *Participer au ciel à l'éternel sacerdoce, n'est-ce pas extrêmement beau ?* »²³

*

* *

Nous avons, dans ces fragments, leur testament ; et nous y voyons comment l'apprentissage qu'ils faisaient au cours de la guerre conduisait beaucoup d'entre eux, vers une vision plus nette de la tâche sacerdotale et des conditions qui lui sont ménagées dans la France du vingtième siècle. Plusieurs mois ou plusieurs années durant, ils virent à nu ces innombrables âmes auxquelles ils

²⁰ Joseph Prou, p. 150.

²¹ Joseph Belmont, p. 165.

²² Edmond Daures, p. 190,

²³ *Lettres de Jean Nourrisson*, p. 130.

avaient naguère, au pied des autels, résolu et promis d'apporter Dieu. Ils les observaient ; ils notaient le bien, mesuraient le mal, et puis au jour le jour, ils concluait. Au sortir d'une classe du séminaire, un d'eux, fils d'un député actuel de Paris, avait écrit :

*« Je me suis donné à Dieu complètement. Je serai prêtre, cela suffit. Or, se donner à Dieu, c'est se donner à la recherche du mieux, toujours. Il ne faut pas s'arrêter en route. Dans chaque page de théologie, je dois voir les âmes qui m'attendent »*²⁴.

Aux armées, dans les infirmeries de campagne, il prit avec ces âmes un autre genre de contact. Souffrances de la chair, plaies morales s'étaient substituées, sous ses yeux, aux pages de théologie. Et afin de mieux partager l'amour de Jésus pour les hommes, il se faisait « *prêtre de la souffrance* » en offrant à Dieu les souffrances des blessés qui criaient dans la voiture d'ambulance et qui ne songeaient pas tous à cette offrande. Il devait mourir sans être prêtre, mais il avait déjà, sous la capote de l'infirmier, ébauché l'acte sacerdotal. Malgré les mouvements d'écœurement, il avait, comme le Christ, éprouvé pour cette foule une pitié toujours plus attirante. Et volontiers aurait-il dit, comme un de ses aînés, fait prêtre à la veille de la guerre, et mort lieutenant et chevalier de la Légion d'honneur : « *Il faut se rappeler le prix de chaque âme et n'avoir pas peur... Seigneur, qui les avez pétris de cette terre, ne vous étonnez pas qu'ils soient trouvés terriens. Ah ! non, nous ne leur jetterons pas la pierre* »²⁵.

Au demeurant, lors même que, dans cette cohue d'humanité qui brusquement avait succédé au petit cercle du séminaire, certaines consciences paraissaient assez laides, n'avait-on pas fait vœu d'être à elles et de vivre pour elles ? Or, voici que l'occasion s'offrait de « *faire entrer dans leur vie quotidienne l'amitié divine* », et de transformer ainsi cette vie. « *Quelles joies pour le jeune prêtre qu'un tel début de ministère !* » s'exclamait un prêtre adjudant. *Y aura-t-il une génération où les prêtres se sentiront*

²⁴ Remy Duval-Arnould, p. 436.

²⁵ Henri Gonnet, pp. 412-413.

plus prêtres que nous-mêmes ? Je ne le crois pas »²⁶. De jour en jour, jusqu'à ce que vînt un jour qui fût le dernier, un prêtre sergent s'attachait à réaliser les formules que dans ses cahiers de séminaire il s'était à lui-même données du vouloir de Dieu sur lui :

« Nous sommes des âmes choisies de Dieu pour remplacer Jésus sur la terre auprès des autres hommes. Nous offrons la divine Victime sur l'autel pour les péchés du monde ; pourquoi sommes-nous assez lâches pour ne pas nous offrir nous-mêmes ? Imitons saint André qui jamais ne s'est senti aussi prêtre que le jour où il s'étendit sur la croix, à l'exemple de Jésus. Nous sommes au service des âmes. Elles attendent de nous quelque chose qui ne soit pas mort. Il faut répondre à l'âme par une réponse d'âme ; il ne faut pas être impersonnel, mais que cette réponse soit comme un écho de la voix du Christ »²⁷.

Un autre sergent, simple clerc tonsuré, celui-là, notait avec sa brève mais déjà profonde expérience : *« Je le sens de plus en plus, ce ne sont point les discussions qui pourraient nous valoir quelque résultat, mais plutôt et surtout notre vie elle-même, notre exemple, et le Christ revivant en nous : Sacerdos alter Christus, à l'autel sans doute et d'abord, mais aussi dans la multitude des occasions qu'offre une journée, et dont je profite mal, parce que je ne suis pas assez pénétré de ma vocation, ni assez imprégné du devoir aimé »²⁸.*

Ainsi se poursuivait le service des âmes, en même temps que le service de la France. Le fils d'un ancien député, clerc tonsuré qui allait mourir sergent, avait des façons bien affectueusement cordiales d'entrer dans les intimités les moins facilement accessibles :

« La manière la plus courante, remarquait-il, la mieux portée, la plus évangélique d'ailleurs, c'est de partager, de rompre son pain et ce qui l'accompagne avec l'indigent. Cela donne l'occasion de parler avec lui, de panser en même temps les

²⁶ Louis Urguet de Saint-Ouen, p. 44.

²⁷ Auguste Le Bouteiller, pp. 170-171.

²⁸ Henri Richard, p. 258.

blessures souvent cachées du cœur et de l'âme. Ah ! il fallait que je vienne à la guerre pour comprendre et mettre en pratique la charité enseignée dans l'Évangile, dépeinte dans les Actes et les Epîtres »²⁹.

Parler avec : retenons bien ce mot. Ce fut là le point de départ d'un certain nombre de conquêtes ; et ces conquêtes, ainsi amorcées, prenaient la forme d'une collaboration morale entre l'âme du prêtre et l'autre âme avec laquelle il parlait. Il n'était encore que clerc tonsuré, ce sous-lieutenant, chevalier de la Légion d'honneur, qui déjà concertait les travaux d'approche pour ce genre de collaboration :

« Je voudrais, expliquait-il, être d'une vie intérieure profondément catholique, et en même temps savoir garder l'esprit ouvert, avoir horreur des condamnations hâtives, et enfin développer en moi le sens et l'amour des âmes. Pouvoir toucher, en montrant une âme sereine et droite, moins soucieuse de juger que de persuader doucement avec le concours même et non pas en dépit de ceux à qui elle s'attache ; ne serait-ce pas l'idéal sacerdotal que j'ai le devoir et le désir ardent d'entretenir en moi, ô mon Dieu ? »³⁰.

Il advenait de temps à autre que, soudainement, de ces altitudes où les élevaient leur rêve et leur foi, le regard de ces clercs retombait sur leur personnalité : c'était pour en discerner les faiblesses, pour en toiser l'indigence ; et il n'y avait alors aucune réalité pour laquelle ils se sentissent plus sévères que pour cette réalité qu'était leur âme, et qui leur semblait offusquer la lumière même de leur idéal. *« Chaque fois que le prêtre ou l'élu choisi en vue du sacerdoce obéit à son caprice égoïste, reprenait le sous-lieutenant que je viens de citer, non seulement il démérite pour lui-même, mais il est responsable de la déperdition de grâces que son effort, son sacrifice personnel auraient values à d'autres »³¹.* Ainsi ces clercs imputaient-ils à leurs propres défaillances les

²⁹ Philippe Massabuau, p. 203.

³⁰ Emmanuel Beau, p. 63.

³¹ Emmanuel Beau, p. 59.

péchés du monde, comme le Christ leur maître en avait surchargé son innocence même.

« *Suis-je assez charitable ?* » se demandait le jeune historien que nous avons déjà rencontré ; et s'accusant plus à fond, il écrivait :

« *Nous devons profiter de la guerre pour acquérir l'art de soutenir notre vie spirituelle dans les milieux où se trouvent à la fois de la rudesse et des divertissements. Par là, notre situation de séminaristes soldats a des analogies avec celle du ministère paroissial... J'ai découvert (une de ces petites découvertes naïves comme j'en fais) que pour mes petits essais d'apostolat je manquais vraiment de renoncement ; je redoute d'avoir du respect humain dans les petites choses. Saint François d'Assise courait dans les rues et prêchait dans les carrefours. Il se faisait parfois traiter de fou, mais qu'importe ! Le bon saint savait l'avantage qu'il y a à crier l'évangile »³².*

De telles attitudes d'âme sont aux antipodes du pharisaïsme : le contraste que ces clercs ne pouvaient pas ne point sentir entre leur correction de vie et l'impureté qui les frôlait devenait pour eux une occasion de s'humilier eux-mêmes, - oui, eux-mêmes, - et de valoir encore un peu mieux. Un aspirant, qui n'avait encore d'autre attache liturgique avec Dieu qu'une simple tonsure, méditait :

« *Le passage au régiment sert à mesurer les grâces immenses que nous avons reçues et sans lesquelles nous serions peut-être aussi mauvais que les soldats les plus débauchés. Il nous donne cette humilité très spéciale qui nous vient du spectacle de notre supériorité : supériorité dont nous ne sommes pas les auteurs et qui nous crée des obligations spéciales de sainteté et de mortification »³³.*

Mais sur un autre point de l'immense ligne du front, un tout autre motif d'humilité se présentait à la pensée d'un jeune soldat, accouru du séminaire à son poste de téléphoniste. La fréquentation

³² André-Martin Decaen, p. 302.

³³ Nourrisson, p. 369.

de certains hommes de bonne volonté, étrangers à sa foi, lui dévoilait, chez eux, d'attachantes vertus naturelles. Alors, se regardant lui-même :

« C'est humiliant, concluait-il, de se savoir si imparfait, alors que l'on rencontre tant de belles âmes qui ont reçu moins de grâces, et tant d'autres, naturellement bonnes, généreuses, patientes, qui n'ont reçu aucune éducation chrétienne. Je ne pensais pas que cela fût possible avant de venir ici, et ce m'est une grande joie de vivre dans ce milieu. Ce n'est pas un milieu de choix, un milieu trié, artificiel, sans les gros défauts apparents qui rebutent les gens délicats... C'est un milieu ordinaire, normal, celui pour lequel Jésus est mort et qu'il jugera d'après la bonne volonté de chacun, d'après la bonté du cœur, que les hommes ne peuvent pas connaître, et non pas d'après les résultats apparents ou absolus. Ici la vertu est une chose intérieure : personne ne cherche à en faire étalage, ni à s'analyser artificiellement, ou à rechercher une perfection esthétique. La loi du travail, à laquelle ont été soumis la plupart de mes camarades, est bien saine pour l'esprit et même pour l'âme, si l'on sait en profiter »³⁴.

J'aime cette page simple et profonde, dans laquelle un petit clerc témoignait à la commune humanité l'indulgence éclairée de son Maître : il semblait fait pour rechercher, dans le monde des âmes, les mèches fumantes encore, et pour les trouver. Et s'il eût vécu, il eût justifié par son propre exemple, par sa propre action, les confiants pronostics de ce prêtre lieutenant, qui prédisait peu de temps avant de mourir lui-même :

« Je crois qu'on verra un clergé assez transformé après la guerre et que tout ne sera pas mal dans les résultats de cette longue sécularisation... Je crois que toute l'œuvre de demain sera celle-là : instruire et catéchiser ces masses qui auront besoin d'une doctrine et attendent des docteurs pour la distribuer »³⁵.

La doctrine est là, la masse est là ; la méthode aussi est là, pour présenter cette doctrine à cette masse ; cette méthode s'est

³⁴ Henri Sarramia de Père, p. 295.

³⁵ Henri Gonnet, pp. 424-425.

précisée, parachevée par l'expérience même que firent, aux armées, les prêtres soldats³⁶. Que manque-t-il donc ? Il manque des docteurs pour la relève des morts. Les morts eurent cette foi que d'autres viendraient, cette volonté que d'autres vinsent. « *Il faudra après la guerre de si saints prêtres, soupirait sous son uniforme de sergent un simple clerc tonsuré, pour récolter avec des mains infiniment pieuses ce que d'autres, ce que Dieu lui-même aura semé* »³⁷. Les moissonneurs fauchés requièrent de nouveaux moissonneurs. Ne reprochons pas à Dieu - ils protesteraient contre un tel reproche - de s'être ici-bas privé d'eux, et d'avoir soudainement condensé dans un seul acte d'immolation toute la multiplicité des sacrifices dont il avait promis de tisser leur vie : leur façon de vivre et de mourir, sous le regard de tous, fut elle-même une forme d'apostolat, d'un apostolat qu'il s'agit aujourd'hui de continuer avec de fraîches recrues. « *Si par les mérites de ma mort, disait à Dieu l'un d'entre eux, quelqu'un se lève qui sans cela n'aurait pas été prêtre, qui, par cela, le sera ; si, dans le monde, moi mort, lui prêtre, plus de bien se fait plus de gloire vous est procurée, j'accepte et je demande ma mort. Et si j'ai à choisir, que le prêtre soit mon frère Marcel* »³⁸.

*

* *

Ces recrues, si héroïquement souhaitées, où les trouvera-t-on ? Le point d'interrogation a je ne sais quoi de sombre ; mais dans ces ténèbres, déjà, certaines lumières pointent. Pour la première fois dans notre histoire religieuse, une douzaine de mandements

³⁶ De cette expérience, nous trouvons dans les *Lettres de Jean Nourrisson*, pp. 116-118, une preuve singulièrement frappante. Quiconque voudra plus tard connaître exactement l'état religieux de la foule française durant la Grande Guerre devra lire ces deux pages-là, ni trop optimistes ni trop pessimistes, et dans lesquelles des notations pénétrantes abondent.

³⁷ Henri Richard, p. 259.

³⁸ Cité dans Delbrel, *Les séminaristes recruteurs des séminaires*, p. 7. (Paris, De Gigord, 1920.)

épiscopaux ont été consacrés, cette année, à l'avenir et au recrutement du sacerdoce ; et le cardinal Gasparri, Secrétaire d'Etat de Benoît XV, approuve à son tour les pages ardentes et pressantes dans lesquelles le P. Delbrel, de la Société de Jésus, conjure les séminaristes de se pencher vers les vocations qu'autour d'eux ils verraient surgir, et de les aider à mûrir. Sous la même impression complexe d'inquiétude et de confiance, un autre jésuite, le P. Bessières, écrivain très attentif à tous les besoins de l'Eglise, déroule devant nous les cinq actes d'un drame intitulé *l'Heure du sang*, et qui vise à montrer aux élites les avenues du sanctuaire³⁹. *Elite et vocation*, tel est le sous-titre de ce drame où nous voyons un élève de l'Ecole normale supérieure, fils d'instituteur, étranger par sa formation première à toute idée religieuse, passer de l'Ecole normale au grand séminaire, du grand séminaire à l'autel, et puis de l'autel au lit de mort, par le champ de bataille, et léguer son aube de prêtre et le soin de l'âme de son père à l'un de ses camarades de l'Ecole, qui prendra dans la milice sacerdotale la place devenue vide.

On se tromperait fort en voyant dans le P. Bessières un rêveur, hanté de je ne sais quelle passion romantique pour les contrastes, et s'amusant, par gageure, à mettre en posture d'humilité intellectuelle l'altière culture intellectuelle, à promener dans la sacristie la haute Université, et à faire évoluer un héros imaginaire parmi les pittoresques surprises de l'amour divin. Le P. Bessières, depuis plusieurs années, est aux écoutes des générations qui montent : il a connu Pierre Poyet, l'apôtre catholique de l'Ecole normale supérieure, qui mourait en 1913 au collège de Sarlat, devenu l'asile de sa vocation religieuse⁴⁰ ; il a connu l'instituteur Pierre Lamoureux, venu de l'anarchie au catholicisme, et dont il a décrit, dans son livre : *Ames nouvelles*⁴¹, les fécondes évolutions

³⁹ Paris, de Gigord, 1919.

⁴⁰ Voir Louis Rouzic, *Pierre Poyet, le chrétien et l'apôtre* (Paris, Lethielleux, 1914).

⁴¹ Paris, De Gigord, 5^e édition, préface de M. René Bazin, de l'Académie française.

religieuses, couronnées sur le front par une mort héroïque. En publiant une œuvre comme *l'Heure du sang*, il a conscience d'émettre des idées qui, là même où jadis elles se seraient heurtées au sourire, trouveront accès près de beaucoup d'intelligences et peut-être, à la longue ou brusquement, près de certaines volontés.

Et de fait, parmi les prêtres soldats, victimes de la guerre, que nous présente le nécrologe sulpicien, ne trouvons-nous pas, à côté de cet ancien inspecteur des finances dont tout à l'heure je citais quelques lignes, un ancien officier, Pierre Jordan, fils du membre de l'Institut, venu sur le tard au sacerdoce parce qu'ayant acquis le goût d'agir sur les âmes, son sens de la hiérarchie et de l'autorité l'avait induit à fortifier son ascendant personnel par les grâces et par le prestige du sacerdoce ? De tels exemples, et l'exemple de ces « *Normaliens dans l'Eglise* », dont Mgr Baudrillart, en une précieuse brochure, se fit un jour l'historien⁴², et l'exemple des soixante-huit anciens officiers qui présentement sont séminaristes dans le diocèse de Paris⁴³, corroborent avec une singulière puissance l'appel adressé par le P. Bessières aux élites cultivées, pour que certains de leurs membres réalisent pleinement les quatre premiers mots par lesquels s'inaugure le sacrifice eucharistique : *Introibo ad altare Dei*.

« *Je dis*, écrivait un jour le P. Gratry, *que la facilité parfaite avec laquelle on embrasse toutes les autres carrières, tandis qu'une sombre horreur glace les courages au seuil du sacerdoce, est un malheur, une illusion, et l'une des causes du retard du monde* »⁴⁴. C'est qu'entre certaines âmes et l'autel d'immolation, comme entre toutes les âmes et la table eucharistique, s'interposèrent longtemps certaines doctrines fâcheuses, qui multipliaient les obstacles, exagéraient les difficultés ; et dans beaucoup de sphères catholiques s'était accréditée cette opinion quiétiste, qu'on ne pouvait ni ne devait songer au service de l'autel

⁴² Paris, de Gigord.

⁴³ Yves de la Brière, *Etudes*, 5 janvier 1920, p. 109. Cf. Delbrel, *Les séminaristes recruteurs des séminaires*, p. 22, n. 2.

⁴⁴ Gratry, *Henri Perreyve*, p. 59. Paris, Téqui, 1901.

avant de s'y sentir porté par un attrait instinctif. L'histoire dira peut-être, un jour, que dans le premier quart de notre vingtième siècle la disgrâce de cette opinion et celle des suprêmes idées jansénistes concernant la pratique eucharistique furent l'origine, pour l'Eglise de France, d'une période de renouveau.

Par une assez étrange contradiction, les élites sociales, même très chrétiennes, admettaient aisément, puisqu'il fallait des prêtres, qu'on en trouvât dans les milieux chrétiens populaires, depuis longtemps familiarisés avec l'idée d'acheminer vers le petit séminaire certains enfants distingués par leurs curés. Mais lorsqu'on envisageait la vocation de jeunes gens appartenant à ces élites même, il semblait que l'on y considérât, souvent, la culture de ces vocations comme un téméraire empiétement sur les prérogatives de la grâce divine ; et pour prendre en considération cette grâce elle-même, on exigeait qu'elle se manifestât sous je ne sais quelle forme d'impulsion incoercible sous peine d'être méconnue, méprisée.

Voilà pourtant quatre siècles bientôt que les *Exercices* de saint Ignace avaient distingué trois moyens différents de reconnaître les vocations. A côté d'une « *lumière extraordinaire* », à côté même de certaines « *touches surnaturelles* » portant la marque d'une inspiration de bon aloi, ils mentionnaient expressément un troisième moyen : le choix de la profession religieuse apparaissait à saint Ignace comme l'expression de l'appel divin, s'il se faisait à la suite de « raisonnements conformes à la prudence surnaturelle ». C'est d'ailleurs à l'évêque, ensuite, de juger en dernier ressort ; c'est à lui, par un acte décisif, rigoureusement indispensable, d'« *appeler* » le laïc (*vocare*) à se préparer au sacerdoce⁴⁵.

Nous sommes donc en présence d'une auguste et parfois mystérieuse collaboration, dans laquelle se mêlent, avec une riche

⁴⁵ Voir sur ces délicates questions : Sempé, *La vocation sacerdotale*, d'après saint Ignace (*Recrutement sacerdotal*, 1912) ; En marge du nouveau livre de M. Lahitton (*Recrutement sacerdotal*, 1913), et Delbrel : *Ai-je la vocation ?* (Paris, De Gigord, 1918).

diversité de nuances, suivant les cas individuels, l'action impérieuse ou discrète de la grâce divine, l'adhésion spontanée ou le choix mûrement réfléchi de l'initiative humaine, et la souveraineté d'appréciation de l'autorité hiérarchique.

« *Je cherche vos desseins, ô Maître, avec angoisse,
Me demandant toujours où vous me conduisez* »⁴⁶.

L'état d'âme que décrivent ces deux vers de Louis Le Cardonnell est très familier aux docteurs de spiritualité ; et plusieurs, non des moindres, ont parfois exprimé la crainte qu'au cours de cette coopération complexe entre les divers facteurs de la vocation, l'angoisse de la recherche ne se prolongeât trop, et qu'à force d'attendre, à force de quêter de multiples avis pour s'enraciner dans ses hésitations, l'initiative humaine ne piétinât, ne s'enlisât. Déjà saint Thomas, dans son petit traité « *contre ceux qui détournent les hommes de l'entrée dans l'état religieux* », redoutait que certaines tergiversations ne devinssent une sorte d'injure à l'Esprit-Saint ; et la doctrine de saint Ignace, développée dans le *Directoire*, mettait en garde certaines volontés trop lentes contre un péril d'attiédissement, et rappelait que « *sans nul doute, Dieu communique beaucoup plus abondamment sa grâce, sa lumière et son secours à ceux qui ont choisi l'état qu'à la suite d'une diligente considération ils ont pensé être conforme au bon plaisir divin* ».

Je ne sais si Pierre Vixès, le jeune normalien dont *l'Heure du sang* nous montre les étapes vers le sacerdoce, a jamais eu le loisir, ou même l'idée, de méditer subtilement sur les problèmes théologiques que soulève l'idée de vocation ; mais j'ose dire qu'il les résout en pratique, et qu'il les tranche par l'acte, lorsque dans une scène du drame il dit à son camarade :

« *Une vocation n'est pas une affaire de sentiment, on ne saurait livrer aux incertitudes du cœur une chose aussi grave. Elle est, avant tout, du côté de Dieu, l'affaire de la grâce ; de notre côté, affaire de vouloir, de raison. Et si cela ne suffit pas, affaire d'autorité, de direction. Le Christ n'avait pas dit au jeune homme*

⁴⁶ Le Cardonnell, *Poèmes* : l'Attente mystique.

riche : Si sentis, si tu sens en toi l'émotion d'un apôtre ; mais : Si vis, si tu veux. Et il pouvait vouloir, car il était libre ; il pouvait vouloir, car il avait une raison pour comparer ce qu'il laissait à ce que le Christ offrait. Il pouvait vouloir, car la grâce était là, secondant, surélevant sa volonté et son intelligence... »

Peut-être ces lignes limpides susciteront-elles, parmi les lecteurs du P. Bessières, quelques hommes qui « voudront... » J'aime incarner, dans le héros de ce drame, tous les jeunes clercs et prêtres que pleure le séminaire d'Issy ; il me semble, quand je l'entends parler, qu'il est leur organe, à tous, et que tous, à la façon du chœur antique, - un chœur de l'au-delà, - commentent et prolongent sa voix, pour faire appel, avec lui, aux âmes déjà connues de Dieu, qui viendront occuper, dans les séminaires à demi-déserts, les chambrettes devenues veuves.

Voilà onze ans que l'Eglise, dans l'office de Jeanne d'Arc, plaçait ce répons sur les lèvres priantes : « *Jetez les yeux, Seigneur, sur votre peuple, et visitez-le, pour que jamais il ne soit privé de l'hostie et du sacrifice. Respice, Domine, et visita populum tuum, ne deficiat in eo hostia et sacrificium* ». Supplication liturgique plus urgente que jamais, puisqu'aujourd'hui, pour offrir Dieu à Dieu, il y a dans notre France quatre mille six cent dix-huit hommes de moins. Mais pour combler ces déficiences, le Dieu vers qui monte ce répons demande le secours du peuple chrétien, non moins que sa prière⁴⁷. Et si Dieu veut que son règne affecte l'aspect d'une entr'aide, - d'une entr'aide entre l'homme et lui, - est-ce à nous de nous en plaindre ? Ce serait nous plaindre de notre propre dignité.

Georges Goyau.

⁴⁷ On lisait en 1913 dans un décret du Saint-Office : « Sans aucun doute Dieu, dans sa Providence si pleine de sollicitude, assiste sa sainte Eglise, de manière à envoyer, en temps opportun, des ouvriers à la moisson, mais très souvent il ne dédaigne pas de recourir, pour faire cette œuvre, à la coopération de ses fidèles. » Et Benoît XV, dans une lettre de 1917 appelait « tous les cœurs chrétiens » à « associer leurs efforts et leurs prières dans une sainte croisade » pour le recrutement du sacerdoce... (Delbrel, *Les séminaristes recruteurs des séminaires*, p. 53).

AVANT-PROPOS : DES PRÊTRES ! LE « MISERERE » DES ÉGLISES DE FRANCE

Le clergé de France a donné à la patrie 4 618 des siens. C'est là une lourde gloire.

Si nous n'y prenons garde, cette gloire sera une de celles dont on périt.

Tous les croyants, ou simplement les clairvoyants, sont d'accord sur ce point :

Un peuple vaut ce que vaut son clergé.

« *Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, on y adorera les bêtes* », disait le Curé d'Ars.

Voilà plus de vingt ans que la France compte des milliers de paroisses sans prêtre.

Elle va en compter 4 618 de plus.

Craignons le règne de la Bête.

*

* *

« *Hautes églises de France, demande M. Maurice Barrés, que pensez-vous faire ? Dans votre péril, au milieu de tant de bassesse, d'ignorance et de haine et quand l'ennemi brisant vos efforts donne l'assaut à vos murailles, quels moyens réservez-vous ?* » La vieille cathédrale me répond : « *Je formerai les petits enfants.* »

Nous le croyons aussi et d'une certitude plus fondée.

Une génération nourrie abondamment, et dès le bas âge, de l'Eucharistie, nous vaudra, *dans une vingtaine d'années*, une nombreuse promotion d'apôtres.

Mais en attendant ?

Il ne faut pas vingt ans pour faire lever des moissons d'anarchie, pour livrer à la barbarie un peuple déshérité de ses traditions spirituelles.

*

* *

« *Devant ces églises, écrit encore M. Barrés, devant ces églises ça et là demi-désertées, demi-écroulées, je me surprends à murmurer la grande vérité, le mot décisif : les églises de France ont besoin de saints.* »

Oui, et tout de suite, comme elles en réclamaient après les premières invasions, quand il fallut reconstruire la cité.

Une génération livrée au matérialisme, à la négation de Dieu et de l'esprit, c'est la civilisation chrétienne menacée, la paix du monde en danger.

N'entendons-nous pas la terre trembler sous le pas des légions de Spartacus ?

« *Au bas de notre société s'étendent des savanes où la loi parvient à peine, où la répression expire, où les instincts marchent et agissent impunis, où nulle crainte ni discipline ne balance la violence des appétits.* »

Ces savanes ne sont pas seulement « *au bas de notre société* », elles s'étendent jusqu'aux sommets, gagnant le terrain laissé libre par les cultures arrachées, par les murailles écroulées qui, autour de l'église, dressaient un bastion contre les sables.

« Les doctrines modernes se répandent sur le peuple comme *le vent sur la mer*. Elles excitent de l'envie et soulèvent des appétits. Elles flattent des désirs. Mais elles ne donnent pas à ceux à qui elles s'adressent le secret de rien devenir.

« On ne peut regarder une de ces églises de village... sans que le vieux mot de *nef*... ne reprenne pour elles toute sa valeur. Ce sont bien des *vaisseaux*, en effet, auxquels les tombes du cimetière sont amarrées comme des barques. Ils portent un grand

chargement d'âmes, et le moindre d'entre eux ne peut se rompre sans qu'il y ait beaucoup de naufragés. »⁴⁸

Allons-nous laisser les vaisseaux où vogue l'âme française s'en aller à la dérive, se briser sur les rochers, faute du pilote qui seul connaît les passes, le prêtre ?

La responsabilité de tous les catholiques, la conscience de tous les Français pour qui la France est autre chose qu'un champ d'exploitation - est engagée.

*

* *

On s'est justement ému, au nom de la poésie et de l'art, au nom de l'intégrité du patrimoine national, des ruines *matérielles*, de « *la grande Pitié* » des églises. Grande déjà, elle n'a fait que croître au cours de ces quatre ans d'invasion. Il est équitable de s'en préoccuper, si nous avons quelque souci de la beauté de notre terre, quelque amitié pour notre gloire.

Mais ce souci tournerait à l'inintelligence, si notre volonté n'était d'abord de rendre à ces églises *leur âme, leur prêtre*. Sans lui, elles ne seront que sépulcres.

Sans lui, ce qui fit leur haute *signification* et les investit d'une puissance créatrice, s'évanouit, ne nous laissant qu'un muet amas de pierres.

Procédons à l'inventaire des églises en ruines, mais que ce soit, avant tout, pour en venir à une juste idée de *la grande Pitié du Sacerdoce de France*.

La tâche spirituelle imposée à nos prêtres était surhumaine, elle va s'accroître d'une immense tâche matérielle.

Le nombre des églises démolies, ravagées par la guerre, s'élève, environ, à 4 000.

L'Œuvre des églises dévastées s'est donnée la noble mission « *d'aller... au plus gros tas de ruines et d'y redresser un autel au*

⁴⁸ Abel Bonsard, dans *Le Figaro*.

*Dieu de l'Évangile, à celui qui, sur la croix, est le cœur de notre civilisation. »*⁴⁹

Oui, mais à quoi servira d'avoir redressé l'autel, si nul prêtre n'est là pour y célébrer le sacrifice ?

M. Henri Lavedan suggère la pensée de conférer la Croix de guerre aux églises ruinées par l'ennemi : « *Qui de nous n'a été remué au-delà du trouble physique, jusqu'aux fondations les plus profondes de ses croyances, jusqu'aux entrailles de ses origines à l'aspect de ces innombrables églises de village qui, par centaines, sont tombées à genoux ou tout du long, au bord de la voie abrupte et douloureuse qui est le calvaire de la France ? Affaissées de chaque côté, formant une haie de désastre, elles bordent du tas régulier et infini de leurs décombres la route nationale du triomphe.*

« *Puisqu'elles ont été des soldats, ne pensez-vous pas qu'il serait bon de leur accorder la même récompense qu'aux braves ?*

« *La Croix de guerre aux églises qui ont fait la guerre ! aux églises mortes et blessées ! »*

Oui, oui, mais comme il serait sage de réserver une part de nos sollicitudes, et la meilleure, à notre sacerdoce ! Lui aussi fit la guerre. Lui aussi a vu se multiplier les blessés et les morts. Prêtres écrasés sous les ruines de leurs églises, prêtres trop vieux pour servir et tombés, un jour, d'épuisement, sur le chemin de l'une de leurs quatre, six et parfois dix paroisses de guerre.

On s'est préoccupé, longtemps avant la fin de la guerre, de remédier à la crise du personnel de *l'école* : Mises en sursis, augmentations de traitement, indemnités diverses, cumul des soldes de paix et de guerre, etc...

Rien n'a été épargné !

Qu'avons-nous fait pour nos prêtres ?

La croisade prêchée par nos poètes pour la glorification et le relèvement de nos églises mortes ou blessées est belle.

Qui se fera le Pierre l'Ermite d'une croisade plus nécessaire ?

⁴⁹ Maurice Barrès : *La Passion et la résurrection des églises* (Echo de Paris, 6 avril 1917).

Celle qui nous donnera les seuls hommes qui possèdent la science de panser ces blessées, de ressusciter ces mortes, de ramener dans l'enceinte redressée et purifiée, le troupeau dispersé, de lui dispenser les paroles et les exemples qui restaurent les volontés ?

*

* *

Qui fera entendre à notre France le *Miserere* de notre église *spirituelle*, étendue, blessée, au bord du chemin, et réclamant son bon Samaritain ? Qui fera entendre le *Miserere* des âmes mortes, celles qui, « *rasées, anéanties, ne laissent plus subsister, à la place bouleversée où autrefois elles se dressaient, que des bancs de cailloux et des prie-Dieu de cendres ?...* »

Le *Miserere* des âmes blessées, celles « qui, sans portes, sans voûtes ni fenêtres, béantes de partout, les vitraux arrachés de leurs orbites en ogive, ainsi que des martyres auxquelles on a crevé les yeux, tendent encore vers les hauteurs de la justice et de la miséricorde, la supplication de leurs bras mutilés ? »

Nous ne parlons pas en rêve, nous ne construisons pas une fiction.

L'Allemand a travaillé pendant quatre ans.

L'athéisme officiel a sévi pendant quarante ans, nivelant toute pensée, au ras du sol.

C'était d'ailleurs, le même entrepreneur de démolitions, opérant, là-haut, à coups de canons et à coups de mines, par le pétrole et la panclastite⁵⁰, ici par la diplomatie de l'intimidation et des promesses, imposant à des Français abusés l'offensive intérieure contre Rome, l'Eglise, les âmes.

Avant la terre de France, l'âme française a été dévastée.

⁵⁰ La panclastite est un explosif liquide constitué par un mélange de peroxyde d'azote et d'un liquide combustible.

*

* *

Or, pour faire face à l'immense tâche de reconstructions matérielles et morales, voici un clergé raréfié, décimé, *sans ressources*, car c'est là un point qu'il faut aussi toucher.

La valse des milliards bat son plein, s'exaspère, à la musique affolée de l'orchestre parlementaire.

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Des ballots de papier-monnaie sont jetés par les fenêtres, en tas. Sur cet échafaudage, les salaires grimpent, mais le prix de la vie trouve moyen de les gagner en vitesse.

Et c'est, pour tous ceux qui ne sont pas dans la clientèle du nouveau patriciat, la ruine et la misère en perspective.

Qu'on y prenne garde, voilà pour notre clergé, surtout celui des campagnes et des agglomérations ouvrières, une nouvelle menace de mort.

Voici une lettre, écrite ces jours-ci, par un digne prêtre d'une paroisse rurale du centre : « Mon Père, il est dur, à soixante ans, de tendre la main, dur, après une vie consacrée tout entière au service des âmes, d'avoir à écrire ces deux mots : *J'ai faim*. Je n'ai ni de quoi manger ni de quoi me vêtir. Voilà longtemps, pourtant, que je fais moi-même mon ménage pour n'avoir pas à payer une bonne. »

Il y a, dans ces paroles, de quoi faire rougir les malheureux qui organisèrent le blocus économique de notre admirable clergé.

Et nous-mêmes, catholiques, avons-nous songé qu'il faut aujourd'hui 200 francs pour acheter une soutane de drap, 600 francs pour payer le salaire d'une vieille bonne, 1 000 francs pour manger pendant un an du pain et des pommes de terre ? Qu'il y a, après cela, le loyer, les chaussures, le linge à laver et à entretenir, les impositions, le médecin et les pauvres ? Pour le plus parcimonieux des prêtres, cela fait un budget minimum de 2 000 francs.

Or, avons-nous songé que, depuis 1905, du jour où la France déchira le « chiffon de papier » du Concordat, ajouta au vol le sacrilège, en confisquant l'humble rente inscrite, à titre de restitution, au livre de la Dette, que, du jour où la France confisqua les fondations, les immeubles curiaux, et interdit aux églises de se reconstituer un patrimoine, *notre clergé a été condamné à la mendicité obligatoire ?*

De quoi, en effet, doivent vivre nos prêtres depuis 1905 ?⁵¹

D'un traitement fourni par le denier du culte et qui varie de 400 à 900 francs *par an*.

Par an ! vous entendez, alors que le moindre instituteur va émarger au budget d'un traitement de 3 000 à 7 000 francs.

Le moindre balayeur de nos rues, le plus humble manœuvre parisien occupé à gâcher du mortier, gagne 2 ou 3 francs de l'heure, ce qui fait des journées de 16 à 24 francs ; un ouvrier des champs, à moissonner le blé, à faucher les regains, gagne ses 10 francs par jour. Des typographes gagnant 20 et 25 francs pour huit heures de travail crient à l'insuffisance du salaire et se mettent en grève. Les terrassiers de la Seine menacent de faire grève si on ne leur accorde pas tout de suite 5 francs de l'heure : 40 francs par

⁵¹ Et nos missionnaires ! ces pionniers de la plus grande France !

M. Jean Guiraud s'inquiète, dans *La Croix* du 20 février 1920, de la situation précaire du clergé en Algérie, et demande si l'on ne pourrait pas octroyer aux séminaristes des indemnités leur donnant le moyen de se préparer à un ministère dont a besoin notre colonie.

On le fait pour les Arabes ! Leurs chefs religieux se forment dans des séminaires appelés *Medersas* pour lesquels le gouvernement a fait voter des crédits, et il a eu raison.

« *Mais puisque la question se pose exactement de la même manière pour le clergé catholique - notre colonisation ayant intérêt à avoir un clergé français plutôt qu'espagnol et italien - pourquoi se refuserait-on à donner à nos Séminaires les bourses d'études et les subventions qu'on attribue aux Medersas musulmanes ?* »

Sans quoi le clergé catholique français serait peu à peu éliminé par des prêtres venant d'Espagne et d'Italie.

« *Nous sommes, écrit M. Guiraud, à la veille de la reprise des relations avec le Saint-Siège ; ne serait-il pas possible de les inaugurer par des négociations assurant l'avenir du catholicisme en Algérie et par l'Algérie dans le Maroc ?* »

journée de huit heures. Que de curés de campagne ne gagnent pas 40 francs par semaine !

Dans *La Victoire* du 5 février 1920, Gustave Hervé examine, à propos des revendications du *personnel des chemins de fer*, quelle est la situation matérielle des cheminots.

Le traitement *de début d'un homme d'équipe à Paris*, s'il n'est que de 5 000 francs pour un célibataire, est de 5 660 s'il a deux enfants et de 6 140 s'il en a trois. Sans compter les 720 francs d'indemnité de vie chère.

« Si l'on considère que les cheminots ont, en outre, des permis de circulation pour eux et leurs familles, des soldes de maladie, des retraites égales à la moitié du traitement après vingt-cinq ans de service, et cinquante, cinquante-cinq ou soixante ans d'âge suivant les catégories, retraite pour les trois quarts à la charge des Compagnies - si l'on considère qu'en province les femmes des poseurs sont souvent garde-barrières, ce qui leur donne une maison et un jardin en plus du traitement amélioré de leur femme, on peut affirmer qu'il y a en France des salariés plus à plaindre que nos cheminots. »

Evidemment, pour parler comme Hervé, ce n'est pas encore le Pérou.

Et pourtant, que de prêtres se contenteraient du salaire des cheminots, du salaire d'un poseur.

Nos prêtres, après douze ans d'études préparatoires, doivent se contenter de journées variant de 1 fr. 05 à 2 fr. 70, sans avoir la ressource de se mettre en grève.

Mais il y a le casuel. Oui, dans les paroisses riches et chrétiennes. Mais dans les autres ! Dans celles-là précisément où la présence du prêtre serait plus nécessaire !... Mais dans les milliers de paroisses des régions envahies ! C'est, à n'en pouvoir douter, la famine à bref délai.

Le but poursuivi par la franc-maçonnerie fut d'avilir le clergé en le réduisant à la misère. Les malheurs de la France ont fait à cette ignoble politique, un succès inespéré⁵².

En attendant la reddition de comptes, que nous réclamerons, sans nul respect, de ces tristes héros contemplateurs sereins, pendant cinquante mois, de l'effroyable drame qui nous emportait, parmi les boues et les charniers, du Chemin-des-Dames aux défilés de la Marne, en attendant, une conclusion s'impose à tous les catholiques :

- Si nous voulons des prêtres, payons-les.

- Si nous voulons des prêtres, imposons à nos élus la révision des lois sacrilèges, la restitution du bien volé. *Bien mal acquis ne profite pas*, affirme l'expérience des peuples.

Le bien volé aux prêtres, aux pauvres, aux morts... nous a-t-il enrichis ? Combien de jours a-t-il fallu, entre 1914 et 1918, pour nous dépouiller d'un bien injustement acquis ?

- Si nous voulons des prêtres, donnons-en.

Que les classes dirigeantes n'abandonnent pas ce soin aux seules classes laborieuses.

Plus que jamais, pour revivre, pour remettre un peu d'ordre dans la maison, nous avons un impérieux besoin de vocations supérieures, de vocations d'élite.

La France réclame des conducteurs de sa pensée qui la libèrent des histrions et des profiteurs, elle appelle une génération d'apôtres, dont la parole ait l'autorité incontestée d'une vocation de sacrifice.

L'élite de notre sacerdoce a été fauchée. A tous les nobles cœurs, nos martyrs adressent, par-delà la tombe, un appel : « *Soyez nos suppléants. Nous vous laissons un trésor : notre sang, faites-le fructifier.* »

⁵² Ces pages furent écrites alors que sévissait encore en France une Chambre élue sous les auspices de Malvy et de Caillaux.

Au moment où nous les rééditons, la France victorieuse a envoyé au Palais-Bourbon une majorité de patriotes, d'hommes qui connurent le baptême du feu. Au courage militaire, ils sauront unir, nous l'espérons, le courage civique et réparer les injustices du passé.

Plusieurs grands séminaires voient s'annoncer, de l'armée, ces suppléants. Ceux-là sauront combattre qui portent encore dans leur cœur la rumeur des batailles.

Remercions le Maître de la moisson, et prions-le de multiplier ces ouvriers déjà coutumiers des rudes tâches. J'ai écrit ces pages pour aider ceux que Dieu s'est choisis, à entendre l'Appel.

Une âme fut présente à ma mémoire, tandis que je concevais la trame de l'action, une âme parmi les plus belles, de celles qui furent promises aux grandes tâches du sacerdoce contemporain - l'âme de mon frère *Pierre Poyet*, l'apôtre de l'Ecole Normale supérieure,

A son souvenir, j'ai uni celui d'un instituteur laïque, *Pierre Lamouroux*, qui recueillit l'héritage de quelques-uns des desseins apostoliques ébauchés par Poyet, et en commença la réalisation.

Tous deux sont morts.

Mais leur prière et leur souvenir nous restent.

Ils marchent devant nous, au milieu de la sanglante phalange des sacrifiés qui soldèrent notre rançon.

Suivons-les.

Je ne saurais terminer, sans un souvenir ému à la mémoire de *Jean Thorel*⁵³, ces pages qu'il rêva de présenter aux grandes scènes et aux petites pour en tirer le premier acte de sa « Croisade scénique de réparation sociale. »

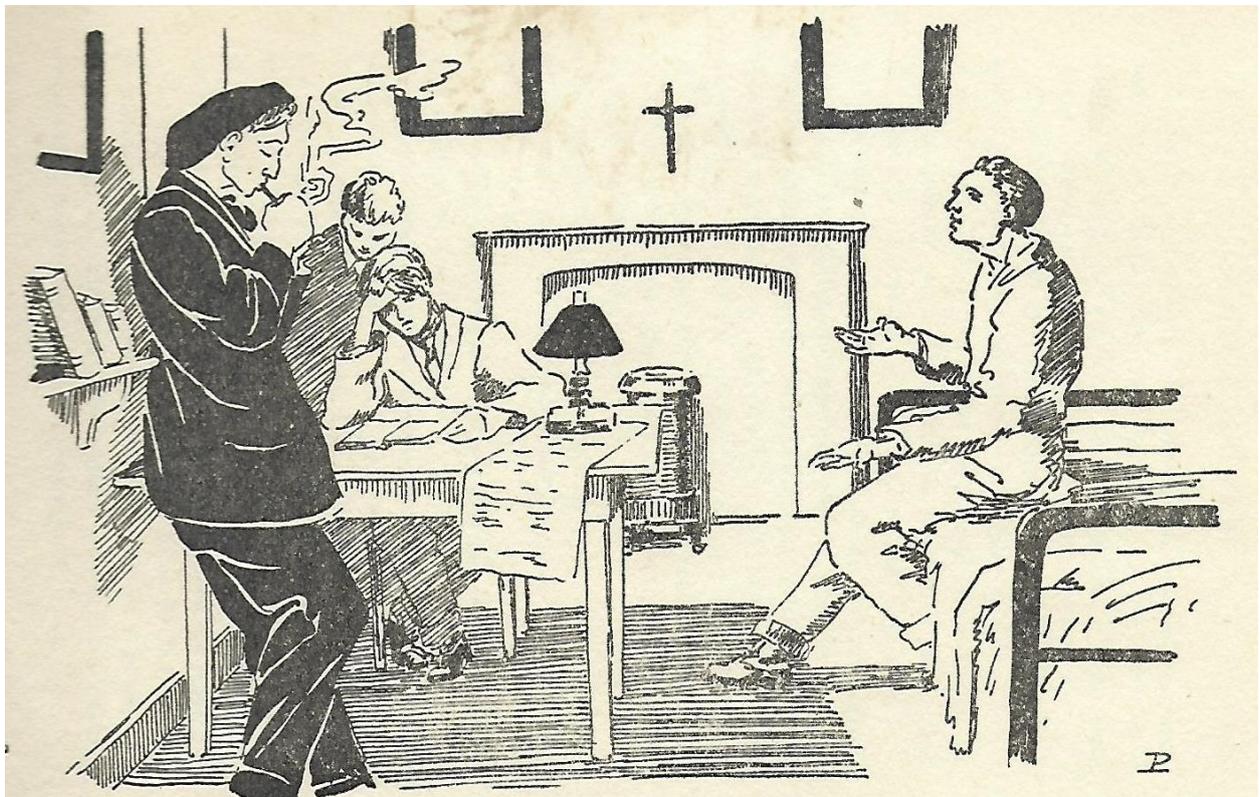
Albert BESSIERES, S. J.
Aux Armées, 32^e dragons.

⁵³ Voir notre volume : *De l'Art à la Foi : Jean Thorel (1859-1916)*, Paris, G. Beauchesne.

L'HEURE DU SANG (ELITE ET VOCATION)

PREMIÈRE PARTIE A NORMALE SUPÉRIEURE

(A Normale supérieure, dans une « turne » d'élève. Le soir, une lampe sur la table, un lit dans un coin... bibliothèque, livres, papiers. Sur la cheminée un grand Christ de bronze, aux murs quelques tableaux : la Dolorosa de Paul Delaroche, le Christ en croix de Rubens. Affiches, programmes de cours collés aux murs. Autour de la table quelques normaliens, assis, debout, fumant, causant... La scène se passe quelques années avant la Grande Guerre.)



PIERRE VIXÈS, MICHEL SOLOVIEW, JACQUES DIXMUDE,
WILLIE DICKENS, JEAN TOULOUSE

(Tous assis autour de la table. Au second plan, les « bleus ».)

JEAN TOULOUSE, *s'accompagnant d'un porte-plume et d'un encrier, chante.*

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume...

JACQUES DIXMUDE. - Lune, plume ; rime riche.

JEAN. - Pour écrire un mot.
Ma chandelle est morte...
(Il souffle la lampe.)
Je n'ai point de feu.

(Rires, protestations. On frappe à la porte.)

TOUS. - Entrez.

(Un « bleu » entre en chantant.)
Ouvre-moi ta porte
Pour l'amour de Dieu.

PIERRE VIXES. - Allons, Jean, sois sérieux, rallume la lampe.

(Il la rallume.)

PIERRE. - Nous sommes au complet, la séance est ouverte. La prière !

(Tous se lèvent, nu-tête, mains jointes, tournés vers le crucifix).

In nomine Patris, etc., Pater... Ave...
Maintenant, la lecture de l'Évangile.

(Tous écoutent debout, il lit posément...)

Évangile selon saint Matthieu, chapitre 9.

« Et Jésus parcourait toutes les villes et les bourgades, enseignant dans les synagogues, prêchant l'évangile du royaume et guérissant toute maladie et toute infirmité. Or, en voyant toute cette multitude d'hommes, il fut ému de compassion pour eux, parce qu'ils étaient harassés et abattus comme des brebis sans pasteur. Alors, il dit à ses disciples : « La moisson est grande, mais les ouvriers sont en petit nombre. *Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers à la moisson.* »

(On s'assied.)

Mes chers amis, le groupe des normaliens catholiques, représenté par son Bureau, est heureux de souhaiter la bienvenue aux nouveaux. Cette première réunion a pour but d'établir, dès le début, le contact entre les vétérans et les bleus, de mettre ceux-ci au courant des faits et gestes des *Talas*⁵⁴ pendant l'année écoulée.

JEAN TOULOUSE. - Le bilan, quoi !

PIERRE VIXES. - Précisément.

VOIX, *dans le corridor.*

O Magali, ma bien-aimée,
Fuyons tous deux sous la ramée,
Au fond du bois silencieux, etc.

UNE AUTRE VOIX, *fredonne.*

⁵⁴ Sobriquet d'école désignant les normaliens qui vont « TA LA » messe.

C'est la lutte finale,
Groupons-nous, et demain, etc.

PIERRE. - Je rappelle d'abord que le groupe des normaliens catholiques a l'habitude d'afficher au « forum » dès les premiers jours de la rentrée, une pancarte...

JEAN. - Une affiche !

PIERRE. - Une affiche ainsi conçue :

« Il est d'usage que les normaliens catholiques entrant à l'Ecole se fassent inscrire à la *Conférence de Saint-Vincent-de-Paul*. Nous prions donc nos camarades catholiques de passer au secrétariat de la Conférence, « turne » No. 7. »

L'affiche sera demain au « forum, » et le secrétariat s'ouvrira à 8 heures.

Cette démarche initiale a un double but. Elle nous permet de nous compter, de constater la marche en avant ; surtout elle oblige nos camarades catholiques à s'affirmer, à prendre position. Le respect humain, grâce à Dieu, n'existe pas parmi nous. Tous nous avons ce courage élémentaire qui défend à un homme de cacher son drapeau ; mais cela ne suffit pas. La seule attitude qui convienne à un catholique, c'est la fierté. Nous voulons que cette attitude soit prise dès le premier jour. Depuis plusieurs années, les socialistes de l'Ecole placardaient leur affiche au « forum », ils la maintenaient, bien que leur nombre ne fût que décroître. Il eût été singulier de nous voir prendre, en face d'eux, des airs gênés, alors que les catholiques étaient ici en majorité. Il ne s'agit de braver personne, la charité est notre première loi ; il s'agit simplement de s'affirmer. Nos jeunes amis verront, d'ailleurs, avant qu'il soit longtemps, qu'à Normale on sait respecter les opinions qu'on ne partage pas... même alors qu'on les combat de toutes ses forces. Une seule attitude est universellement réprochée, universellement méprisée : la dissimulation, l'insincérité.

II

LES MEMES, KARL MALON, LE GROUPE DES « ROUGES »

(Bruit de voix et de pas, dans le corridor. On chante.)

C'est la lutte finale, etc.

VOIX. - Vive Jaurès !... Vive Guesde !... Vive Sébastien Faure !...

JEAN TOULOUSE, *riant*. - Vive Vaillant ! Vive Bonnot !

(On frappe à la porte.)

JEAN. - Entrez.

(Entrée des « Rouges », une demi-douzaine.)

Bonsoir, Karl... Finie, la parlote rouge ?

KARL MALON. - Oui... et la parlote bleue ?

JEAN. - Pas encore. Ça commence à peine.

KARL. - L'ordre du jour ?

JEAN. - « Travailler... » Et le vôtre ?

KARL, *riant*. - « S'amuser, travailler aussi ! »

JEAN. - Tu permets que je fasse les présentations ?

KARL. - Comment donc !

JEAN. - Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le groupe des normaliens socialistes, et leur président, Karl Malon, un littéraire : le meilleur garçon du monde, premier prix de poésie et de tennis.

(Se tournant vers la porte, présentant « les talas ».)

Les normaliens catholiques, leur président, Pierre Vixès, scientifique : prix d'analyse, reçu *ex-æquo* troisième à Normale et à Polytechnique ; accessit de football.

KARL. - Maintenant, l'échange des programmes ? En poésie, naturellement.

JEAN. - Volontiers. Tirez les premiers, Messieurs les Anglais.

KARL. - Soit.

(Il s'avance. Déclamant.)

LE TEMPS DE VIVRE

Déjà la vie ardente incline vers le soir,

Respire ta jeunesse,

Le temps est court qui va de la vigne au pressoir,

De l'aube au jour qui baisse.

Garde ton âme ouverte aux parfums d'alentour,

Aux mouvements de l'onde.

Aime l'effort, l'espoir, l'orgueil, aime l'amour,

C'est la chose profonde.

Combien s'en sont allés de tous les cœurs vivants

Au séjour solitaire,

Sans avoir bu le miel ni respiré le vent

Des matins de la terre !

Combien s'en sont allés, qui ce soir sont pareils

Aux racines des ronces,

Et qui n'ont pas goûté la vie où le soleil

Se déploie et s'enfonce !

Ils n'ont pas répandu les essences et l'or
Dont leurs mains étaient pleines.
Les voici maintenant dans cette ombre où l'on dort
Sans rêve et sans haleine.
Toi, vis, sois innombrable à force de désirs,
De frissons et d'extase ;
Penche sur les chemins où l'homme doit servir,
Ton âme comme un vase.
Mêlée aux jeux des jours, presse contre ton sein
La vie âpre et farouche ;
Que la joie et l'amour chantent comme un essaim
D'abeilles sur ta bouche !
Et puis regarde fuir sans regret ni tourment
Les rives infidèles,
Ayant donné ton cœur et ton consentement
A la nuit éternelle...⁵⁵

Les « ROUGES, » *applaudissant longuement.* - Bravo, Karl !...

JEAN TOULOUSE. - A notre tour...
(*Il déclame très simplement.*)

PRIÈRE DANS LE SOIR

Oh ! puisque la nuit monte au ciel ensanglanté,
Reste avec nous, Seigneur, ne nous quitte plus, reste !
Seigneur, nous avons soif, Seigneur, nous avons faim ;
Que notre âme expirante avec toi communie !
A la table où s'assied la fatigue infinie,
Nous te reconnâtrons quand tu rompras le pain.
Reste avec nous, Seigneur, pour l'étape dernière ;
De grâce entre avec nous, dans l'auberge des soirs.
Les vallons sont comblés par l'ombre des grands monts,
Le siècle va finir dans une angoisse immense :
Nous avons peur et froid dans la nuit qui commence...

⁵⁵ Comtesse Matthieu de Noailles.

Reste avec nous, Seigneur, parce que nous t'aimons...⁵⁶

(Tous applaudissent.)

KARL, *serrant la main à Jean, puis à voix basse.* - Tu es heureux, Jean, d'avoir trouvé le chemin d'Emmaüs.

JEAN. - Il dépend de toi de m'y suivre.

KARL. - Il y fait trop sombre.

JEAN. - Sombre !... Vois donc si j'ai l'air triste, moi !

KARL. - C'est vrai, tu l'es moins que moi. Mais il y a Mimi-Pinson, et le Boul'-Mich... et les étoiles pour oublier.

JEAN. - Pauvre ami, tout cela ne vaut pas la lumière d'une page d'Évangile.

KARL. - Peut-être... *(Riant.)* Il fait soif dans votre jésuitière ! Je vous invite à un bock fraternel, sur la Butte. Le Christ prenait place à la table des publicains et des pécheurs.

PIERRE VIXES. - Merci, Karl, nous avons encore à travailler.

KARL. - Alors, à demain. *(Poignées de main.)*

III LES « TALAS » SEULS

PIERRE. - La séance continue. Notre Conférence de Saint-Vincent-de-Paul a pris quelques initiatives que je rappelle.

⁵⁶ Jean Aicard.

Parlons d'abord de nos réunions hebdomadaires *d'études théologiques*.

JEAN. - Oh ! thé-o-lo-gi-ques ! rien que ça. Bigre, me voilà promu, s'agit d'avoir la tenue ! Saint Thomas, Suarez, Bellarmin, mes confrères...

PIERRE. - Sois sérieux, Jean. Les anciens savent l'humble prétention de ces réunions. Elles ne visent nullement à faire de nous de grands théologiens, qui en remontreraient à leur curé. Nous sommes, comme dit Péguy, de braves paroissiens, ni plus, ni moins ; et des plus dociles. Si nous ne croyons plus beaucoup aux multiples philosophies de nos maîtres agrégés, - mais y croient-ils eux-mêmes ? - nous croyons tout à fait à la philosophie de M. le curé, philosophie qui, d'ailleurs, n'est pas la sienne, mais celle de l'Eglise, celle du Christ. Nous croyons pleinement au catéchisme de M. le curé et de Notre Très Saint-Père le Pape, nous l'acceptons, nous l'aimons dans son intégrité, jusqu'au dernier iota. Mais nous pensons que, pour l'aimer pleinement, il faut d'abord le connaître ; nous pensons qu'un devoir primordial, pour tout catholique sérieux, est de ne pas permettre à une science accessoire, contingente, de se développer au détriment de l'unique science essentielle, la science religieuse. Nous avons tous à cœur d'être de bons littérateurs, de bons historiens, de bons mathématiciens : les meilleurs de l'Ecole, s'il se peut, mais, avant tout, nous voulons savoir notre foi. Nous voulons que notre information religieuse égale au moins en étendue et en précision notre information scientifique générale. Cela nous paraît absolument requis pour mettre à l'abri d'un coup de main notre meilleur trésor, notre croyance. N'y a-t-il pas grand danger à laisser s'établir dans un esprit une sorte de déséquilibre venant de la pléthore, de l'encombrement d'une science humaine en perpétuel progrès et, parallèlement, de la pénurie toujours croissante de science religieuse ? Ce désordre doit presque fatalement aboutir à la ruine de la foi. Et puis, notre intérêt n'est

pas ici seul en jeu. Tout catholique est né apôtre. Le premier acte de l'apostolat est évidemment de défendre sa foi. On méprise, on attaque les sources de notre vie parce qu'on les ignore, parce qu'on les travestit, parce qu'on prend pour un dogme authentique, pour une affirmation catholique, ce qui n'est qu'une odieuse ou adroite parodie. Cela nous met dans l'obligation d'explorer assez l'enseignement de l'Eglise pour l'exposer avec compétence à ses détracteurs, pour le révéler, sans l'altérer, aux âmes droites.

Pas plus que l'Eglise, d'ailleurs, nous ne croyons à une apologétique exclusivement intellectuelle, à une conversion à coups de syllogismes. Nous savons par expérience, nous tous qui avons eu à reconquérir notre foi, que le pur raisonnement, la spéculation abstraite ne conduit à rien, sans les préliminaires indispensables : l'humilité de l'esprit, la pureté du cœur, la prière ; mais pas plus que l'Eglise, non plus, nous ne tenons pour légitime une foi fidéiste, une foi d'instinct, de pur sentiment, de vouloir aveugle.

Conclusion, tous les jeudis, réunion dans notre turne...

JEAN TOULOUSE. - A dix-huit heures précises. Les retardataires sont à l'amende. Deux sous pour la tirelire du *patro*. (*Il montre une bourse*). Voici les fonds, la « caisse noire », pour acheter des choux à la crème à nos chérubins.

PIERRE. - Donc, le programme : prière, lecture d'un chapitre de l'Evangile, exposé d'une thèse, prise, à la suite, dans la théologie de Tanqueray. Discussion. Les points incomplètement élucidés sont soumis à M. l'aumônier ; la solution est apportée à la réunion suivante par l'exposant.

Jeudi prochain, notre ami Jean nous exposera la thèse de...

JEAN. - *De l'origine du Sacerdoce catholique*.

On est prié de prévoir les difficultés, de préparer pour son propre compte...

(*On frappe à la porte.*)

IV LES MÊMES, MAX

PIERRE. - Qui frappe ? Entrez.

MAX, *timide*. - C'est moi.

JEAN. - Tiens ! un des « Rouges. » Ils sont allés, à la Butte, boire un bock...

MAX. - Je sais. Voulez-vous me permettre de rester ? Je ne suis pas baptisé ; j'ignore tout. Pourtant, je voudrais savoir ; notre philosophie est si pauvre. Vous qui êtes riche d'autre chose...

PIERRE, *se levant, lui saisissant les mains*. - Tu es notre frère, assieds-toi, à côté de moi.

La parole est à Jean Toulouse, qui nous dira quelques mots sur notre *patronage*.

JEAN. - Mesdames, Messieurs. Notre patronage, ben c'est le plus chic des patronages... Tous les dimanches, on s'amène, - ceux qui sont libres, - à huit heures, dans le hangar de M. l'Abbé. Les gosses sont là, deux cents, ni plus, ni moins. Les uns ont des souliers, les autres n'en ont pas ; les uns ont des culottes, les autres... Enfin, Willie sonne la messe, Dixmude frappe dans ses mains, Soloview accorde son harmonium, M. l'abbé, dans la loge du concierge, confesse à tour de bras, Pierre fait réciter la pénitence. Naturellement, nous avons commencé nous-mêmes par faire la lessive hebdomadaire. Ding ! Ding ! Willie sonne le dernier coup : tous, sous le hangar ou dans la salle de gym, pour la messe ! Je range les mômes, un peu d'harmonium pour couvrir le bruit, deux copains en tenue, gants blancs, servent la messe.

Faudra apprendre, eh ! les jeunes... et ne pas bredouiller le *Suscipiat*, comme moi. Puis on chante, tout le monde chante. Plus c'est fort, plus c'est beau : « Je suis chrétien », « Nous voulons Dieu ». Sermon de M. l'abbé, souvent le même, je le sais par cœur : « Mes enfants, il faut manger pour vivre, c'est admis, n'est-ce pas ? Il faut communier pour que l'âme vive, communier tous les huit jours ; c'est bien, c'est très bien. Mais le mieux, c'est de communier tous les jours, comme on mange tous les jours, pour que l'âme vive tous les jours. » Et tous ces petits gars comprennent, ils vont le prouver. Ah ! la communion, c'est le moment où les plus endurcis, comme moi, écrasent une petite larme. Pauvres mioches, venant parfois du ruisseau et y retournant, les voilà transfigurés, gais, lumineux, chantants, comme un vol d'alouettes. Nous, les Messieurs, nous communions les derniers, quand tout ce monde est revenu à sa place. Alors, *Magnificat* en trente-six voix... Puis, déjeuner : café, chocolat, au choix ; coût : un sou, payable en bons de sagesse. Et en avant la fanfare, pour toute la matinée ; football, barres et barricades, clairons et tambours. Le soir, ça recommence, vêpres, puis excursion, concours de gym, de ballons, de clairons, *et cætera, et cætera*. Voilà.

PIERRE. - Merci, Jean.

JEAN. - Ah ! j'oubliais. Aux nouveaux, je conseille les souliers ferrés... Pas de bottines de veau. De bons godillots, n'y a que ça de vrai.

J'oubliais encore : *la visite aux pauvres*, mais ici je passe la parole à Willie, noble fils de la verte Erin.

WILLIE. - C'est bien simple : entre cinq et six, on prend quelques grands pour apporter aux vieux et aux vieilles des Petites-Sœurs, avec un bon sourire, quelques livres de pain frais, de viande, de sucre.

JEAN. - Sans compter les cigarettes pour les vieux et les chapelets pour les vieilles... et ouf ! à 9 heures on dort comme une enclume. Voilà le *patro*.

PIERRE. - Et la *colonie de vacances* ?

JEAN. - Ah ! c'est ici l'affaire de Dixmude, notre frère belge.

DIXMUDE. - Non, non, tu parles si bien... Je ne suis pas de Toulouse, moi.

JEAN. - Soit⁵⁷, respectons les volontés du grand taciturne. Donc, au mois d'août, ça se complique. Départ pour la plage ou la montagne, on prend les plus sages ou les plus malingres... Installation dans les classes vides ou les greniers d'une école libre ; et en avant, les Messieurs aux mains blanches ! Comme le Christ et comme le pape, les voilà devenus les serviteurs des serviteurs : on surveille le dortoir, on fait la soupe et le catéchisme. Le matin, messe, tout le monde communie... Dame ! on est en colonie pour se refaire, corps et âme. Les petits et les grands saisissent à merveille. Après la messe, départ de la caravane, Robinson dans les bois, bataille de la Moulouia... Chemin faisant, les confidences : « M'sieu. - Mon gros ? – V'la, j'ai un chagrin. - Quelque chose de cassé, mon agneau ? - Non, c'est papa. - Ah ! - Oui, il vit comme les païens, jamais de messe. Puis il boit, ensuite il bat maman. - Rien que maman ? - Nous aussi, mais ça m'est égal, je pleure seulement quand je vois maman pleurer. - Pauvre ami ! - Dites, vous pourriez pas lui écrire de se convertir, pour devenir gentil comme vous ? - Mais je ne le connais pas. - Faudra venir le voir à Paris ; il aime bien les Messieurs de la colonie à cause de moi. - Entendu. En attendant,

⁵⁷ Pendant que Jean parle, on entend dans le corridor des bruits de pas, des refrains de chansons, des voix qui fredonnent, puis une cloche qui sonne l'*Angelus dans le lointain*.

faut prier pour lui. - Oh ! oui, et vous aussi ? moi je fais la communion tous les matins pour ça... »

Après Jean qui pleure, Jean qui rit. - « M'sieu. - Mon ami ? - Suis bien content. - Tant mieux. T'as gagné le gros lot ? - Oh ! non. - Alors ? - V'la, c'est papa qu'est devenu gentil depuis que « je vas » au patro, il ne jure plus contre les curés. - Ah ! - Et même, voyez, il m'a écrit cette carte pour me dire d'embrasser M. l'abbé et vous aussi, Monsieur Jean. - Bien, embrassons-nous, voilà la moitié de ta commission qui est faite, porte l'autre à M. l'abbé. »

Troisième larron. « M'sieu Jean, j'ai un secret. - Encore ? - « J'ose pas » vous le dire. - Dis toujours. - Je voudrais bien étudier, comme Louis et Jacques, pour devenir prêtre. - Ah ! et pourquoi veux-tu être prêtre ? - Pour communier tous les jours et puis m'occuper des petits, comme fait M. l'abbé. - Très bien, tu diras ça à M. l'aumônier. - Oui, vous le direz pas aux autres ? - Bien sûr, non ; un secret ! »

Et voilà... Chemin faisant, on trouve une heure pour le catéchisme... Les petits récitent, les grands interrogent et expliquent. Excellent pour leur remettre en mémoire les chapitres oubliés.

Le soir, extinction des feux, à 9 heures, en fanfare s'il vous plaît, et après la prière en commun. Alors, quand les petits dorment, à poings fermés, sous le regard de leurs Anges, les grands s'échappent pour une heure et font la causette sous les étoiles, bras dessus, bras dessous. Et ici encore, les confidences vont leur train.

« Ah ! mon cher, quelle vie ! si elle pouvait durer toujours ! Ecrire sa pensée sur des âmes vivantes, après l'avoir écrite sur le papier mort, sortir des régions glacées, des steppes, des broussailles, pour entrer dans la région chaude des cœurs qui s'éveillent. Vivre ainsi toujours, dans l'oubli de soi, dans la pensée des âmes, gravir les sommets et les révéler, se livrer à Dieu, s'enrichir de Lui pour Le donner... Enfin, mettre en nous quelque

reflet des splendeurs de la vie idéale, la vie du prêtre. » Mais voilà que je manque au secret professionnel. J'ai dit.

PIERRE. - Oui, et bien dit ; merci.

MAX. - N'y aurait-il pas une petite place pour moi dans votre colonie ? Vous m'apprendriez le catéchisme.

PIERRE. - Nous verrons, Max, si tu es bien sage.

La parole est à la Belgique. Jacques, voudrais-tu nous dire quelques mots sur nos *retraites fermées* ?

JACQUES. - Volontiers, mais je serai bref, l'heure s'avance.

(Des pas dans le corridor... on frappe. Jean va ouvrir. Entre Karl.)

V LES MÊMES, KARL

KARL. - Encore au travail ? Le concile a été orageux ?

JEAN. - Non, très pacifique.

KARL. - Mimi vous salue, tous les transfuges...

PIERRE. - Merci.

KARL. - La Sturza a dansé une valse nouvelle, un rêve ailé... Je parie que vous ne connaissez pas Sturza ?

WILLIE. - Peu, très peu.

KARL. - Béotiens ! Musset aurait eu une extase. Mais je vous dérange, bonsoir, je vais relire les *Confessions*.

PIERRE. - De saint Augustin ?

KARL. - De Jean-Jacques.

TOUS. - Bonsoir, Karl.

MAX. - Et voilà pour affranchir le prolétariat.

VI

LES MEMES, moins KARL

JACQUES DIXMUDE. - Revenons à nos moutons. Dès aujourd'hui, j'invite nos nouveaux amis à me donner leur nom pour la prochaine retraite. Je n'aime pas les longs plaidoyers, mais les vétérans sont d'accord pour affirmer qu'ils n'ont commencé à voir clair en eux-mêmes, à vouloir le bien avec précision et avec suite, qu'après leur première retraite fermée. Voilà pourquoi nous sommes résolus à récidiver. Seulement, nous nous...

JEAN, *riant, geste de bercer*. - Nounou... Nounou...

JACQUES. - Incorrigible !

SOLOVIEW. - A l'amende !

JACQUES. - Nous nous sommes donc aperçus...

JEAN, *plus bas*. - Nounou, nounou...

JACQUES. - Que trois jours de retraite ne suffisaient vraiment pas ; cette année nous pousserons jusqu'à quatre. On utilisera pour

cela le congé du premier de l'an. Les *Exercices de saint Ignace* nous seront donnés à la villa Saint-André. Un de nos maîtres à tous, le comte Albert de Mun, un assidu d'Athis, a défini les retraites fermées : l'Ecole de guerre, l'Ecole d'application où se forment les chefs. Des chefs, nous sommes tous ici appelés à le devenir. Plus tôt nous en aurons l'âme, mieux cela vaudra. Notre chère Belgique doit pour une large part aux retraites fermées l'élite chrétienne qui la gouverne.

MICHEL SOLOVIEW. - Je demande la parole.

PIERRE. - La parole est à la Russie.

MICHEL. - Je voudrais appeler votre attention sur l'excellente initiative de nos amis de Saint-Cyr et des X catholiques de Polytechnique : *l'adoration nocturne de Montmartre*, le premier vendredi de chaque mois. Inutile de développer, n'est-ce pas, devant vous, la haute signification de ces heures de prière fraternelle, de réparation nationale ? Ma motion est d'ordre purement pratique, je voudrais que notre groupe fût représenté à ces réunions... On pourrait commencer ce soir.

PIERRE. - Je mets aux voix la motion de Soloviev, en l'appuyant de toutes mes forces.

TOUS. - Adopté.

MICHEL. - Merci.

MAX. - Michel, voudrais-tu m'inscrire pour la première équipe ? Je serai là comme le publicain, au fond du temple.

MICHEL. - Entendu.

JACQUES. - (A Max). Tiens ! Tu lis donc autre chose que Karl Max ? Tu lis l'Évangile ?

MAX. - Quelquefois, pas assez.

WILLIE. - Tu n'es pas loin du royaume de Dieu.

PIERRE. - L'Irlande n'a rien à ajouter ? Will... ?

WILLIE. - Un mot. *Les Catholiques des Beaux-Arts* ont entrepris la décoration de plusieurs églises pauvres des faubourgs de Paris. Ils veulent que, même là, Dieu habite dans de la beauté ; ils reprennent la haute tradition des bâtisseurs d'églises du Moyen-âge qui estimaient la plus humble église de village digne du pinceau et du ciseau des plus glorieux artistes.

Dans une même pensée, les écrivains catholiques de l'*Amitié de France* (les noms sont assez connus pour que je me dispense de les citer) rêvent de rajeunir notre littérature en la ramenant à la source du Beau : la foi. Je voudrais que le groupe des normaliens catholiques encourageât ces initiateurs, sinon par une collaboration effective - il faut se limiter, et nos premiers devoirs sont nos devoirs d'état - du moins par une collaboration de sympathies. Que ne peut, pour l'éclosion d'un talent, la certitude de sympathies fraternelles ! Par le même motif de solidarité chrétienne, je voudrais que notre président transmît au vaillant *Bulletin des professeurs catholiques de l'Université* et à son directeur M. Lotte, l'hommage de notre admiration, de notre reconnaissant dévouement. Tout ce qui est chrétien est nôtre... Il n'y aura jamais assez d'unité dans l'Église du Christ.

TOUS. - Oui, oui, bravo !

PIERRE. - Nous pouvons terminer sur ces paroles de notre frère Will. Oui, *cette unité des cœurs* et des âmes à laquelle on reconnaissait les premiers chrétiens, ceux qui avaient les prémices

de l'Esprit, nous voulons qu'elle soit notre signe ; nous demandons à nos frères d'hier et à ceux de demain de nous aider à la réaliser, nous leur demandons instamment de se souvenir de ces paroles du Livre inspiré : « la plénitude de la loi, c'est l'amour », « celui qui garde la charité a rempli la loi ». Au revoir.

(On se lève.)

La prière !

(Tous font le signe de la croix.)

« Notre Père qui êtes aux cieux... »

(Le signe de la croix.)

PIERRE. - Tout à l'heure, à Montmartre.

TOUS. - Oui.

DIXMUDE. - Pierre, je viendrai te prendre, avec quelques amis de Polytechnique et de Saint-Cyr.

PIERRE. - Bien, je vous attendrai.

VII PIERRE VIXÈS, JEAN TOULOUSE

(Restés seuls. Ils se promènent un moment, en silence.)

JEAN. - Ah ! Pierre, cette thèse !

PIERRE. - Eh bien ! elle est prête ? Il s'agit ?

JEAN. - De l'origine du sacerdoce catholique.

PIERRE. - En effet, une belle thèse. C'est pour jeudi ?

JEAN. - Oui, elle m'a bouleversé dès les premiers mots. *Venite post me.* « Venez après moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes... et, ayant tout quitté, ils le suivirent. »

Ah ! Pierre, qui nous donnera de laisser là nos pauvres filets pour aller après lui toujours, riches de sa pauvreté, riches de lui ? Combien de fois, après les heures pleines et trop rapides de notre colonie de vacances, ayant pressenti l'enivrement du don de soi, la joie triomphante de vivre pour les âmes, ai-je rêvé d'être un de ces pêcheurs d'hommes... le plus humble, le plus petit, et de fixer ma vie sur les sommets, entre ces deux splendeurs : Dieu et les âmes ! Et puis...

PIERRE, *lui prenant le bras.* - Et puis ?

JEAN. - Ce rêve d'une heure s'envolait. Je retombais sur moi-même, n'ayant plus dans mes mains qu'un peu de cendre... Pour le suivre, il faut vouloir, tenir en ses mains une volonté dont l'épreuve ait trempé l'acier. Pour le suivre, il faut des ailes, l'envergure d'un oiseau des cimes, je ne suis qu'un petit oiseau qu'un rayon de soleil enivre, que le plein ciel épouvante. L'absolu, le définitif, les amarres coupées, tout ce qui fait le prêtre, l'homme séparé, l'homme des réalisations éternelles, m'effare, me donne l'angoisse des abîmes.

PIERRE. - Mais aussi, pourquoi compter sur toi, sur toi seul ? Et Lui ! Sa grâce et ses sacrements, et les sources de vouloir jaillies de l'hostie quotidienne ? Tu comptes cela pour rien, - alors que c'est tout, ou à peu près. Voyons, depuis que tu le suis, t'a-t-il laissé manquer de quelque chose, de ce qu'il te fallait de vigueur pour lui rester fidèle ? Tu doutes de ta volonté, comme d'autres doutent de leur raison. La faute des uns et des autres est la même,

la peur, oui la peur, punition de l'orgueil qui n'admet pas la collaboration d'autrui dans cette œuvre de pacification intérieure.

JEAN. - Peut-être ; nous avons tous dans le sang un peu de cette maladie romantique : le subjectivisme, qui est bien, en effet, la peur de la clarté, le besoin de cheminer dans les brumes, de s'envelopper de sa solitude comme d'une gloire, - même si cette solitude doit aboutir à l'impuissance de conclure.

PIERRE. - Pourquoi, si tu constates le mal, t'y livrer ?

JEAN. - Le sais-je ? Que de fois j'ai vu passer devant moi ce jeune homme de l'Évangile, que le Christ aima pour la clarté de son regard, mais qui s'épouvanta de la parole du Maître : « Va, vends tout ce que tu as, puis viens, suis-moi. »

Comme lui, j'ai baissé la tête, je suis parti bien triste, en voyant ses trésors rester aux mains de ceux qui osaient.

PIERRE. - Jean, une vocation n'est pas affaire de sentiment, on ne saurait livrer aux incertitudes du cœur une chose aussi grave. Elle est, avant tout, du côté de Dieu, l'affaire de la grâce, de notre côté, affaire de vouloir, de raison. Et si cela ne suffit pas, affaire d'autorité, de direction. Le Christ n'avait pas dit au jeune homme riche : « *Si sentis, si tu sens* » en toi l'émotion d'un apôtre, mais : « *Si vis, si tu veux* », et il pouvait vouloir, car il était libre ; il pouvait vouloir, car il avait une raison pour comparer ce qu'il laissait à ce que le Christ offrait. Il pouvait vouloir, car la grâce était là secondant, surélevant sa volonté et son intelligence.

(On frappe. Pierre va ouvrir. Un groupe de normaliens, d'élèves de Saint-Cyr et de Polytechnique entre.)

VIII
LES MEMES, MAX, LE COMITÉ DES « TALAS »,
ÉLÈVES DE SAINT-CYR ET DE POLYTECHNIQUE

(Le groupe s'approche, poignées de main.)

JEAN. - Bonsoir, Messieurs... Michel, Jacques, Willie, l'état-major au complet.

MAX. - Et moi ?

JEAN. - Toi aussi ? le benjamin.

UN POLYTECHNICIEN. - Messieurs, le cercle des X catholiques se réunit dimanche soir. Un de nos amis nous donnera une conférence sur le renouveau chrétien, sur les jeunes d'aujourd'hui. Vous êtes tous invités.

PIERRE. - Nous serons là.

MAX. - La meilleure thèse sur le renouveau chrétien, la voilà.

(Il montre le groupe.)

JEAN. - Bonne soirée, Messieurs, on se retrouvera, tout à l'heure, dans la Basilique.

(On se sépare.)

WILLIE. - Et toi, Jean ?

JEAN. - Moi, j'achève de me confesser.

MAX. - Et moi qui en aurais tant besoin, pour ne l'avoir jamais fait...

PIERRE. - Reste.

WILLIE. - Alors, je me sauve. A bientôt.

JEAN. - A bientôt, Willie.

IX

MAX, PIERRE, JEAN

MAX. - Je ne me reconnais plus. Moi, à Montmartre... Le fils d'un apostat : c'est au moins ainsi que vous appelez ceux qui ont quitté l'autel, n'ont plus voulu de leurs promesses éternelles et se sont consacrés à persécuter ce qu'ils adoraient... N'est-il pas vrai qu'au fond du cœur, je vous fais horreur ? Le fils de Judas !

PIERRE. - Le Christ qui aimait Judas, qui, jusqu'au bout, lui offrit le pardon, l'étreinte de ses bras, le Christ aurait aimé le fils de Judas. Pourquoi ne t'aimerions-nous pas ?

MAX. - Ah ! je ne sais si le Christ pardonne, mais je sais bien qu'il châtie ! Je ne sais pas ce qu'est la vie de ceux qui lui restent fidèles, mais je sais dans quelle géhenne descendent vivants ceux qui le trahissent. L'or, le pouvoir, la popularité n'y font rien ; il y a une flamme intérieure qui dévore tout, une amertume qui corrompt tout.

JEAN, *lui serrant la main.* - Pauvre ami !

MAX. - Oui, et le fils de Judas porte la peine d'un péché qu'il ne commit pas. Lui aussi, il est descendu vivant dans la géhenne du feu..., où la flamme ne s'éteint pas, où le ver ne meurt pas.

Ce n'est pas le ver du remords, le remords d'avoir perdu toute sa richesse ; c'est la tristesse sans nom de n'avoir rien, rien pour

nourrir son cœur, son esprit, son vouloir ; aucune certitude, aucune lumière, aucun idéal assez grand, assez précis pour tendre vers lui des énergies qu'on sent bouillonner et rester sans issue. Marcher sans rien savoir, sans rien vouloir, sans rien aimer, cheminer dans le sable des déserts, en pleine nuit, vers un terme qu'on ignore, avec la certitude de ne jamais trouver, sur son chemin, l'eau du puits qui désaltère... N'avoir même pas le courage d'en finir, de s'ensevelir dans les sables, voilà ma vie.

PIERRE. - Mon frère Max, l'oasis, la voilà. (*Il montre le Christ*).

MAX. - Pour vous, oui ; pour moi, c'est le tourment de la source où l'on ne peut puiser, tandis que d'autres s'y abreuvent...

PIERRE. - Mon frère Max, tu as lu dans l'Évangile la grande prière, le *Pater* ?

MAX. - Oui ; je l'ai même apprise, comme j'apprenais les vers de Victor Hugo.

PIERRE. - Tu la diras ce soir, dans ta chambre, lentement, avec l'accent du mendiant qui demande du pain. Et tu verras que le ciel n'est pas sourd... Adieu.

MAX. - Adieu, merci, merci.

X PIERRE, JEAN

JEAN. - Et toi, Pierre, n'as-tu donc jamais rien éprouvé de mes frayeurs ?

PIERRE. - Pourquoi l'éprouverais-je ? Ce que je laisse ne vaut guère plus que la barque de Pierre et ses filets... Polytechnique, Normale, un poste de professeur, d'officier ou d'ingénieur, qu'est-ce que tout cela auprès de ce que je reçois ? Je laisse le néant pour l'infini... Oh ! ce n'est pas que je ne voie, en tout cela, le moyen de servir la grande cause. Il faut des officiers catholiques dans notre pauvre armée, longtemps éprouvée par la plus basse politique... L'héroïsme a, là aussi, de quoi s'exercer. Il faut des ingénieurs catholiques dans nos usines, dans nos mines, dans nos fonderies, rongées par le socialisme, menacées d'être emportées, avec notre industrie, par une vague d'anarchie. Il faut surtout des maîtres catholiques, dans nos collèges, nos lycées, nos universités, pour sauver de l'incrédulité notre jeunesse, l'enjeu de toutes nos guerres intérieures. Ah ! je l'ai longtemps caressé, le beau rêve : me consacrer tout entier, et jusqu'au dernier souffle, à cette jeunesse de France qui, lassée enfin de la pauvreté de la génération qui s'en va, s'éveille à de plus hauts désirs et cherche partout des maîtres qui la guident vers les sommets pressentis. Je m'étais cru appelé à cette tâche par sa beauté et aussi par une pensée de réparation..., d'expiation...

JEAN. - Tu veux parler de ton père ?

PIERRE. - Oui. Il appartient à cette génération d'instituteurs que la politique voua à une œuvre de démolition stupide. Il a été, il est encore ce que le radicalisme voulut faire de ses primaires, le démolisseur inconscient de toute idée haute : tradition, armée, religion, - jusqu'à la patrie ! Il a passé sa vie à saboter religieusement toute religion, comme ses maîtres à lui sabotaient l'histoire, l'art et la philosophie. Lui, l'ennemi de l'obscurantisme, il a eu sa religion, le culte des maîtres obscurs qui nous mènent, le culte du pouvoir caché qui fait mouvoir les pantins installés sur les planches du gouvernement. Il a eu son évêque et son pape : le préfet, le député, le sénateur, le ministre : vagues fantoches

promus dans on ne sait quelle loterie électorale, à l'intangibilité temporaire des faiseurs de lois.

JEAN. - Tu es dur, Pierre !

PIERRE. - Non. Je ne condamne pas. Je n'ai jamais songé à juger mon père, et mon affection pour lui est entière. Il a eu l'excuse de l'Évangile : *Nesciunt*. Il ne savait pas.

Il a été la victime des petits maîtres de sa petite école normale, la victime de la tribu des profiteurs, l'inspecteur, le député, - comme les petits paysans du Quercy furent sa victime à lui. Sa culture était insuffisante, sa position sociale trop précaire pour rendre possible cette indépendance d'esprit qui se fait un jour dans l'enseignement supérieur ou secondaire.

JEAN. - Pauvre ami

PIERRE. - Tu ne sauras jamais, toi, le fils d'un universitaire chrétien, toi qui n'as eu qu'à continuer ton père, à jouir du trésor qu'il te livrait, toi qui n'as rien connu des angoisses de la nuit, rien des recherches décevantes, des tâtonnements et des meurtrissures de celui qui doit, pierre à pierre, rebâtir la maison ruinée, - tu ne sauras jamais quelle fut ma misère !

Il m'a fallu des années de lutte, d'étude, surtout le contact d'esprits supérieurs revenus à la foi, pour me libérer... Mais alors, du jour où, après une heure d'ardente prière, la vérité commença de m'apparaître dans la boutique de Charles Péguy, du jour où tous les voiles tombèrent livrant passage à la pleine lumière, dans la maison de retraite de Saint-André, de ce jour une évidence entra en moi : *je serai prêtre*.

JEAN. - As-tu bien réfléchi, Pierre ?

PIERRE. - Je n'ai pas l'habitude de me déterminer à la légère. Vois-tu, il est trop tard pour que je t'explique... Le prêtre, Jean, il

est [le canal]⁵⁸ de la vérité et de la vie ; il est l'ouvrier qui pétrit l'homme, la société, à son image. J'oserai presque dire : il n'existe ici-bas, qu'une question, qu'un problème : le prêtre. L'avenir des sociétés est suspendu à ce problème.

Ecoute, nous aurons beau donner à la France des officiers catholiques, des ingénieurs et des professeurs catholiques ! Si le prêtre est médiocre, la société sera médiocre, plus que médiocre : odieuse et criminelle... Ces éléments de rénovation chrétienne eux-mêmes, s'ils ne sont suscités par le prêtre, se perdront dans l'anarchie des sectes, s'ils ne sont soutenus, grandis par le prêtre, retomberont dans la mort. Si le prêtre n'est pas là, pour diriger de la parole et de l'exemple les reconSTRUCTEURS de la cité, la cité continuera à crouler, des ruines sur des ruines...

JEAN. - Tes affirmations sont bien hardies. La preuve ?

PIERRE. - Une preuve, entre mille. Lorsque le Christ, avant de mourir pour le salut du monde, voulut remettre l'avenir de sa patrie et de toutes les patries, l'avenir de l'Évangile et de la vie nouvelle qu'il apportait, l'avenir de l'Église et des multitudes qui viendraient y chercher asile, quand il voulut remettre tous ces trésors en des mains sûres, songea-t-il aux officiers romains, conducteurs de légions, aux philosophes, aux maîtres de la pensée, qui encombraient Rome, Athènes, Alexandrie ? Il consacra douze prêtres et leur dit : « Je vous livre le monde, enseignez toutes les nations. » Parmi les douze, il y eut un Judas : les onze qui restaient suffirent à la tâche. L'armée, l'Aréopage, le forum travaillèrent aussi pour l'Évangile, avec le temps, mais ce fut en second pour glaner dans le champ que les onze avaient labouré, ensemenCé, arrosé de leur sang...

JEAN. - Tu vauX mieux que moi, Pierre. Prie pour moi, afin que le Christ me donne la force de le suivre...

⁵⁸A l'expression moins exacte « la source » nous préférons substituer « le canal », la source véritable étant Jésus.

PIERRE. - Viens, allons le lui demander ensemble pendant cette nuit.

(Ils se dirigent vers la porte.)

XI

MAX, PIERRE, JEAN

MAX, *les croisant sur le seuil.* - Merci, je viens de réciter le *Pater*. Un peu de paix est venue, avec un peu de lumière.

PIERRE. - Quelle lumière, Max ?

MAX. - Oh ! quelque chose de lointain : comme une lueur d'aurore boréale, sur les neiges. Une clarté douce qui me montrait dans les replis de ma conscience des coins d'ombre qu'il faudrait explorer... Oui, il y a, entre la lumière et moi, des obstacles, quelque chose comme un brouillard. Platon parlait d'une purification nécessaire des yeux de l'âme à qui veut percevoir la vérité.

PIERRE. - Cette purification, ni toi ni moi ne pouvons la faire complète ; il y faut d'autres mains.

MAX. - Je le sens, mais quelles mains ?

PIERRE. - Celles du prêtre.

MAX. - Le prêtre, ah non ! non ! pas celles-là ! Moi !

PIERRE. - Pauvre ami, à qui donc iras-tu ? Lui seul a les paroles de la vie éternelle. Il les oublie quelquefois, il les ensevelit, comme on ensevelit un trésor dans un suaire sous la

terre ; mais lui seul, même alors, sait où il gît, lui seul garde les clefs.

MAX. - Non, non.

PIERRE. - Max, « il faut aller à la vérité avec toute son âme », l'avons-nous assez répété ! C'est encore Platon qui a dit cela ; - avec toute son âme, tu entends, pas avec ses sentiments seulement. Il y a des magistrats infidèles, il faudra pourtant toujours des magistrats à la cité. Il est des officiers félons ou égarés, il en est qui sont des héros. La faute ou le malheur des premiers ne peut rien pour ternir les seconds. Au contraire, l'ombre du tableau fait éclater ses lumières.

MAX. - Tu le veux ?

PIERRE. - Oui, je le veux, mon frère Max, parce que je t'aime.

MAX. - Eh bien ! je me livre à toi.

PIERRE. - Non, pas à moi, je ne suis qu'un enfant.
Allons trouver le père et le maître, - le prêtre.

(Ils sortent.)

DEUXIÈME PARTIE LES DEUX FRANCE

Une maison d'école, dans un village de Quercy... Une sorte de large couloir transformé en cabinet de travail ; au fond, on aperçoit la porte de l'école... inscriptions en grosses lettres noires :

ÉCOLE DE GARÇONS. - LIBERTE, EGALITE, FRATERNITE..., porte à droite et à gauche, escalier à droite. On entend un bruit de voix d'enfants épelant : A, E, É, I, O, U. Ba, be, bé, bi, bo, bu.

I

PIERRE, M. ALFRED VIXÈS (*tête de pédagogue, barbe grisonnante, longs cheveux, habit noir.*)

PIERRE VIXES. - Bonjour, père, avez-vous passé une bonne nuit ?

M. VIXES. - Non, fort, fort mauvaise. J'attendais le jour avec impatience. Je n'ai pas voulu t'interroger hier, à ton arrivée de Paris. Tu étais fatigué, tu avais besoin de repos ; puis, il était trop tard. Aujourd'hui, nous avons tout le temps. Je vais congédier les gamins. Une demi-heure de plus ou de moins !...

(Il siffle, branle-bas dans la classe ; second coup de sifflet, la porte de la classe s'ouvre, les petits paysans se précipitent par le couloir, vers la porte de droite ; blouses, sabots, bérets... sacs de toile ou de carton. Ils se bousculent ; quelques-uns saluent... Peu à peu le bruit de leurs voix s'éloigne ; un gamin resté en arrière s'approche timidement en mâchonnant le bord de son béret... il est bien mis : bottines, blouse noire serrée par une ceinture de cuir jaune, sac en bandoulière, un petit livre sous le bras.)

II
PIERRE, M. VIXÈS, GEORGET

M. VIXES. - Qu'est-ce que tu attends, toi ?

GEORGET. - Suis puni, M'sieu.

M. VIXES. - Ah ! c'est vrai... tu es arrivé en retard ?

GEORGET. - Oui, M'sieu, deux minutes.

M. VIXES. - Tu venais du catéchisme ?

GEORGET. - Oui.

M. VIXES. - Et je t'ai consigné pour la journée ?

GEORGET, *pleurant*. - Oui, M'sieu.

M. VIXES. - Je ne tolère pas les retards... tu le sais bien.

GEORGET. - Pourtant, Louis est arrivé une demi-heure en retard... venant du marché... et vous ne l'avez pas puni...

M. VIXES, *lui tirant l'oreille*. - Qu'est-ce que tu dis ? tu vas juger mes actes maintenant ? J'ai dit, et je répète, tâche de t'en souvenir, que les enfants qui jugeaient bon d'aller au catéchisme devaient être ici à l'heure exacte, c'est-à-dire à huit heures. J'ai dit et je répète que ceux qui arriveraient en retard, même d'une seule minute, seraient consignés pour toute la journée. Ai-je dit cela, oui ou non ?

GEORGET, *toujours pleurant*. - Oui, M'sieu.

M. VIXES. - Tu t'en souviendras ?

GEORGET. - Je veux aller au catéchisme.

M. VIXES, *élevant la voix*. - Qui t'en empêche ?

Tu peux aller au catéchisme... comme tu peux aller garder les dindons, ça ne me regarde pas. Mais je ne veux pas être la dupe du curé, je ne veux pas, qu'à cause de son catéchisme ou de ses patenôtres, vous arriviez ici en retard. C'est mon droit. Tu entends, petit ?

GEORGET. - Oui.

M. VIXES. - Qu'est-ce que tu as là ?... Tiens, ton catéchisme ! je vous ai dit cent fois que je ne voulais pas voir ce bouquin en classe, que je le confisquerais... Donne-moi ça...

(Il prend le catéchisme et le jette dans la caisse à papiers.)

En voilà un au moins qui ne reparaitra plus.

GEORGET, *pleurant plus fort*. - C'était celui de maman qui est morte. Papa avait dit de ne jamais le perdre, parce que c'était un souvenir.

M. VIXES. - Tu diras à ton papa, à M. le Docteur, que l'école est neutre, absolument neutre, que mon devoir est d'en proscrire tout ce qui, de près ou de loin, ressemblerait à une manifestation confessionnelle.

PIERRE, *qui est allé prendre le catéchisme dans la caisse, le remet à Georget*. - Tiens, Georget, ne le perds pas.

M. VIXES. - Toi aussi ?

(Se tournant vers Georget.)

Va-t'en, petit.

(Georget s'en va en s'essuyant les yeux.)

A nous deux maintenant !

PIERRE. - Volontiers, papa.

M. VIXES. - Assieds-toi.

(Pierre s'assied. M. Vixès se promène, les mains derrière le dos.)

III M. VIXÈS, PIERRE

M. VIXES. - M'expliqueras-tu enfin, avec ce dernier geste, tous les autres, tes lettres, ton attitude depuis deux ans, depuis un an surtout ?

PIERRE. - Oui, papa, d'un mot. Je suis devenu croyant, catholique romain... je ne vous l'ai pas caché ; mes lettres, ma conduite pendant les vacances étaient claires, elles étaient le reflet exact du mouvement de mes pensées. Je me serais fait scrupule de rien vous en dissimuler. Car vos droits restent les mêmes, et mon affection aussi.

M. VIXES. - Mes droits, ton affection..., ah ! tu t'es bien moqué de tout cela. M'as-tu consulté seulement ?

PIERRE. - Une conversion n'est pas affaire de consultation, c'est une question de conscience qui doit se débattre entre nous, le prêtre et Dieu...

M. VIXES. - Une conversion, voilà bien le mot que j'attendais... Tu appelles cela une conversion ; moi une désertion, une trahison.

PIERRE. - Qu'ai-je déserté ?

M. VIXES. - Ce que tu as déserté, trahi ? mais tout, tout notre passé.

PIERRE. - J'ai retrouvé un autre passé dont les droits étaient plus anciens, renoué des liens que vous aviez brisés, repris des traditions que vous aviez oubliées, celles de votre père et de votre aïeul... et des générations sans nombre qui nous précédèrent et dont je retrouve la foi. Leur nom à tous fut inscrit, un jour, sur les registres de baptême de notre paroisse... Eux auraient pu parler de désertion, de trahison... quand, de par votre volonté, je fus le premier de la race dont le nom ne devait jamais être inscrit à côté du leur...

M. VIXES. - Ils sont le passé, on ne trahit pas des morts.

PIERRE. - Votre père vivait, quand vous avez pris parti.

M. VIXES. - Il manquait de culture... l'école me libéra.

PIERRE. - Et c'est aussi l'école qui m'a libéré.

M. VIXES. - Laissons cela. Il est inutile de nous perdre dans ces questions. Après tout, je ne suis pas un intellectuel, moi, je ne sors pas de Normale supérieure, je n'ai pas vu Paris. Je suis un breveté, un instituteur, un primaire, je n'ai préparé ni Polytechnique, ni Normale, ni l'agrégation... mais j'ai été, sans tout ce bagage de haute science, un bon serviteur de la République, un bon ouvrier de la Démocratie. J'ai, par le travail de ma vie, délivré cette commune du joug de la réaction. Mon nom, si humble soit-il, y est devenu un programme, un drapeau... Tu n'avais pas le droit, portant mon nom, de nous trahir...

PIERRE. - Et la liberté de conscience ?

M. VIXES. - Liberté de conscience ne veut pas dire liberté d'asservir sa conscience, d'abdiquer la liberté de sa pensée.

PIERRE. - Mais je prétends bien n'avoir rien asservi, rien abdiqué, je prétends m'être libéré.

M. VIXES. - Libéré ? allons donc ! et de quoi ?

PIERRE. - De plus de choses que je ne saurais dire. Libéré d'abord de la tyrannie des mots et puis de celle de plusieurs dogmes non contrôlés, de tout le *Credo* de la religion laïque.

M. VIXES. - Mais tu as accepté d'autres dogmes, un autre *Credo*.

PIERRE. - Oui, mais ceux-là, contrôlés, prouvés, et donc libérateurs.

M. VIXES. - Comment cela ?

PIERRE. - Libérateurs, parce que toute vérité certaine nous libère de l'ignorance. Et le dogme chrétien, à la différence des dogmes laïques, est certain. Il ne repose pas sur une affirmation gratuite, humaine, où une autre affirmation humaine peut demain faire brèche... le dogme chrétien repose sur une affirmation infaillible et immuable, sur une autorité devant laquelle tout esprit d'homme, même le plus haut, peut et doit s'incliner sans déchoir : l'autorité divine.

M. VIXES. - Encore une fois, laissons de côté toute cette philosophie ; pratiquement qu'as-tu gagné ?

PIERRE, *se levant*. - Ce que j'ai gagné ? Une conversion n'est pas une spéculation ! Ce que j'ai gagné ? oh ! pas un peu d'or, mais mieux, infiniment mieux ; j'ai gagné de pouvoir vivre. Oui,

ce courage de vivre que je n'avais plus, il m'a été rendu. L'autre religion m'avait appris à nier ce que j'ignorais, à blasphémer ce qui me dépassait ; celle-ci m'a armé d'une science positive, elle m'a révélé le monde, et Dieu... et les hommes et moi-même. Par là... elle m'a sauvé du désespoir, de l'angoisse de marcher dans la vie sans savoir ce qu'est la vie, où elle va, ce qu'elle vaut. L'autre religion m'avait affamé, celle-ci m'a rassasié ; l'autre m'avait fait incrédule, sceptique, une épave morale et intellectuelle, celle-ci m'a rendu certain, m'a réconcilié avec la raison, réappris à vouloir.

IV LES MÊMES, MONSIEUR LE CURÉ

(On frappe à la porte du couloir.)

M. VIXES. - Entrez.

(Entre un prêtre, déjà âgé, mise pauvre.)

M. LE CURE. - Bonjour, Messieurs.

PIERRE, *s'inclinant*. - Bonjour, Monsieur le curé.

M. VIXES. - Vous devez vous tromper de porte.

M. LE CURE. - Non. Comme vous êtes occupé, je viens de suite au but de ma visite. J'ai vu Georget...

M. VIXES. - Ah ! et son père aussi, sans doute, M. le Docteur...

M. LE CURE. - Ceci importe peu, Monsieur Vixès ; les personnes ne sont pas ici en cause. Depuis bientôt vingt ans que nous travaillons dans la même paroisse....

M. VIXES. - La même commune.

M. LE CURE. - Soit..., j'ai, me semble-t-il, poussé la condescendance aussi loin que le devoir me le permettait.

PIERRE. - Monsieur le curé, voudriez-vous me faire le plaisir d'accepter ma chaise ?

M. LE CURE. - Merci, mon enfant. Je suis très bien ainsi... Oui, je puis me rendre le témoignage d'avoir toujours agi dans un esprit de paix. J'ai, plusieurs fois, modifié l'horaire du catéchisme pour permettre aux enfants d'arriver en classe à l'heure exacte ; j'ai fermé les yeux, au contraire, lorsque, pour une cause ou pour une autre, vos enfants m'arrivaient en retard, ou même étaient empêchés de venir. Vous savez pourtant que la volonté des parents et même la loi me donnent certains droits. Je n'ai jamais voulu m'en prévaloir.

M. VIXES. - Il fallait le faire. Nous avons des tribunaux académiques.

M. LE CURE. - A quoi bon créer des conflits, lorsqu'un peu de bonne volonté peut suffire ?

M. VIXES. - Je ne connais que les règlements et la Loi.

M. LE CURE. - Je le regrette, Monsieur Vixès ; il serait si bon dans l'intérêt de nos enfants, de connaître, en plus, l'esprit de charité. Notre tâche est commune, nous travaillons sur un même terrain, nos efforts devraient se compléter, au lieu de s'entredétruire. Si j'étais seul en cause, je pourrais me résigner à cet état de lutte, mais nos enfants, *nos* enfants, car ils sont les vôtres et les miens,... nos pauvres enfants, Monsieur Vixès, il faut songer à eux. Demain, quand ils seront des hommes, que

vaudront-ils, que sauront-ils, quand leurs petites âmes auront été, pendant cinq ans, dix ans, ce terrain de lutte, le théâtre d'influences, d'actions, d'enseignements contradictoires, ne craignez-vous pas qu'au lieu de construire, nous n'ayons réussi qu'à accumuler des ruines ?

M. VIXES. - A quel but précis ?

M. LE CURE. - Les hommes passent, Monsieur Vixès, les institutions et les gouvernements changent ; il est une chose qui ne devrait pas changer, le respect de l'homme, le respect de cette chose plus sacrée, parce que plus fragile, l'enfant.

M. VIXES. - Voudriez-vous conclure ?

M. LE CURE. - Un jour viendra, il n'est peut-être pas loin, où la France nous demandera, à celui qui enseigne à l'école et à celui qui enseigne à l'église, quelle fut notre œuvre, - si elle a abouti à faire des hommes capables de s'oublier jusqu'au sacrifice et jusqu'à la mort. Nos efforts réunis, nos sollicitudes convergentes ne seraient pas de trop pour former ces hommes-là.

M. VIXES. - J'ai, Monsieur, sur ce sujet, d'autres pensées que les vôtres ; toute discussion est inutile. Tenons-nous-en au respect de nos droits.

M. LE CURE. - Et les droits de l'enfant ? Et les droits du pays ?

M. VIXES. - Tout cela est nettement défini par les circulaires ministérielles, inutile de chercher plus loin.

M. LE CURE. - Ces circulaires sont bien jeunes, elles mourront peut-être avant nous, qui ne sommes plus jeunes. Il y a quelque chose qui ne meurt pas : l'intérêt des âmes et des patries...

M. VIXES. - Monsieur, plusieurs occupations m'appellent.

M. LE CURE. - Oui, je me retire. J'aurai fait mon devoir : une question d'horaire est secondaire. Elle ne sera, d'ailleurs, jamais tranchée, d'une façon durable, tant que l'autre, l'unique question, celle de l'estime et de la sympathie mutuelle n'aura pas été résolue. J'avais espéré, contre toute espérance..., mais non, cette parole n'est pas chrétienne⁵⁹. Nous autres, nous espérons toujours. Au revoir, Monsieur Vixès.

(Il lui tend la main. M. Vixès reste immobile, Pierre prend la main, la serre et reconduit M. le curé jusqu'à la porte.)

V

M. VIXÈS, PIERRE

M. VIXES, *s'asseyant*. - Et dire que demain, aujourd'hui, cet homme pourra triompher. Il n'aura pas eu le père, mais il a le fils et tu ne veux pas que je parle de trahison ! oui, oui, tu nous a trahis, toi, toi, mon fils.

PIERRE. - Père, je vous aurais trahi si des considérations d'intérêt avaient pu me déterminer à agir contre ma conscience et ma raison, à trahir les deux dogmes fondamentaux où se résuma votre enseignement moral : liberté de pensée, souveraineté de la conscience.

⁵⁹ [Attention à bien comprendre la réflexion. Espérer « contre toute espérance » (cf. Rm 5, 4, 18) n'est pas une parole non chrétienne, mais le prêtre ne veut pas laisser croire à M. Vixès qu'il n'a plus rien à faire face à son intransigeance doctrinaire ; il modifie son expression, justifiée théologiquement, pour que son interlocuteur n'y voit pas la condamnation définitive de son cœur fermé. Humainement parler, le cas est sans espoir, mais la foi pousse à « espérer toujours », car « rien n'est impossible à Dieu » (Lc 1, 37).] (Note de l'abbé M.-A. Dor)

M. VIXES. - Soit, soit, ne discutons plus. Mais tes convictions, si conviction il y a, et non pas seulement boutade de jeunesse, ces convictions t'obligeaient-elles à une profession de foi publique ? Ne pouvais-tu les garder pour toi ?

PIERRE. - Et au nom de quoi les aurais-je dissimulées ?

M. VIXES, *se levant*. - Mais malheureux, tu veux donc me pousser à bout ? Au nom de quoi ? Mais au nom de tes intérêts ! Es-tu aveugle et sourd à ce point ? Crois-tu donc que ta carrière universitaire - je ne veux pas parler de la mienne - n'aura rien à souffrir ? Entravée, brisée peut-être, tu te moques bien de cela ! Tu es jeune, tu ignores ce que coûte le pain, moi je le sais, et je ne permettrai pas qu'au nom de je ne sais quelles imaginations, tu saccages ton avenir !

PIERRE. - Mon père...

M. VIXES. - Non, laisse-moi aller jusqu'au bout. Soyons brutal, puisqu'il le faut, j'ai trop tardé. Voilà vingt ans que je n'ai pas mis les pieds à l'église. Je n'y suis même pas entré pour la mort de ta pauvre mère... Je l'aimais pourtant, tu le sais, j'ai laissé son cercueil entrer à l'église, parce qu'elle l'avait voulu, moi je suis resté sur le seuil, je ne me suis pas agenouillé au cimetière ; quand le prêtre a béni sa tombe, j'ai détourné la tête. Je suis même allé plus loin, beaucoup plus : rentré dans cette chambre d'où elle venait de sortir pour toujours, j'ai dompté mon cœur, j'ai enlevé son crucifix qui était à notre chevet, je ne me suis pas mis à genoux une seule fois, je n'ai pas permis aux questions qui me hantaient, sur l'au-delà, son au-delà... de se poser devant mon esprit. Je les ai chassées. (*Il s'arrête*).

PIERRE. - Pauvre père !

M. VIXES. - Et crois-tu donc qu'il ne m'en ait rien coûté ? Tu parlais de mon père, de mon aïeul qui étaient chrétiens. Oui, ils l'étaient ;... comme je l'ai senti à mon angoisse ! On ne vide pas, en vingt ans, son cœur, ses veines, du sang qu'on hérita, du sang croyant que nos mères et nos aïeules nous versèrent jusqu'au fond des moelles... et pourtant, j'ai tenu bon, je me suis raidi... parce que j'avais *pris parti*, parce que je songeais à toi, à ta bourse du Lycée, à Normale où je te voulais, à ton avenir, en un mot.

PIERRE. - Mais, mon père...

M. VIXES. - Oui, je sais ce que tu vas répondre. Tu n'avais pas besoin de cela pour arriver. Tu avais tous les succès ; mais tu sais bien que le talent ne suffit pas, que le succès ne suffit pas.

PIERRE. - Et c'est pour moi, mon père, que vous êtes descendu jusque-là ? à ces abdications ?

M. VIXES. - Oui, pour toi, pour toi... Tu appelles cela une abdication... moi une libération...

PIERRE. - Et vous ne vous êtes pas demandé si vous ne m'asservissiez pas, moi ; vous ne vous êtes pas demandé si, arrivé à l'âge d'homme, votre catéchisme pourrait me suffire ? Vous songiez à mon avenir, mais dans cet avenir, la question du pain était tout, la question de l'âme rien.

M. VIXES. - Je te laissais le soin de choisir, plus tard.

PIERRE. - C'est ce que j'ai fait.

M. VIXES. - Oui, et avec ostentation, tu as cherché le geste !

PIERRE. - Le geste ! mais que vouliez-vous donc, mon père ? Aviez-vous rêvé pour moi d'une vie d'hypocrisie ? Vous me

demandiez, et vous me demandez encore, de ne pas aller à la messe, parce qu'on me voit ; de ne pas communier, parce qu'on me voit. Père, vous êtes-vous abstenu des réunions de la Libre Pensée, parce qu'on vous voyait ; abstenu des manifestations laïques, parce qu'on vous voyait ? Pourquoi me demander une dissimulation dont vous n'avez pas voulu pour vous ?

M. VIXES. - Pourquoi ? mais parce que vous n'êtes pas les maîtres... Oui, vous avez beau avoir avec vous les intellectuels, les académiciens, les savants, avoir avec vous la meilleure partie des grandes Ecoles : Normale, Saint-Cyr, Polytechnique, avoir avec vous les poètes et les artistes - je connais les faits comme toi, je connais ce que vous appelez le renouveau chrétien des intellectuels - oui, je sais... mais tout cela ne m'impressionne pas, tout cela n'est rien. Vous n'avez pas les maîtres avec vous, ceux qui font la Loi et le budget, - vous n'avez pas les députés, les ministres, les préfets... vous n'avez pas le peuple, l'électeur, le nombre, c'est-à-dire la force.

PIERRE. - C'est quelque chose d'avoir la tête.

M. VIXES. - Non, ce n'est rien, aujourd'hui.

PIERRE. - Ce sera quelque chose demain ; un corps ne marche pas longtemps sans tête. La tête a gâté le corps, la tête le guérira.

M. VIXES. - Mais nous sommes là, les instituteurs de France, pour l'heure du danger. Nous tenons l'âme du peuple.

PIERRE. - Qui sait si un sursaut universel, en quelque heure tragique, ne la fera pas se retourner vers ceux qui seuls pourront la sauver, parce qu'ils la dépassent ?

M. VIXES. - Ah ! laissons cela... ma tête éclate... Pierre, mon enfant, j'aurais voulu une causerie fraternelle et voilà, ce sont des

discussions où l'on s'arrache les entrailles ! Voyons, veux-tu que nous en revenions à des choses plus simples ?

PIERRE. - Volontiers, père, je suis le premier navré du ton où cette conversation s'est élevée.

M. VIXES. - Oui. Tu n'as pas déjeuné ? Je vais sonner notre vieille Louise.

PIERRE. - Je ne déjeune pas maintenant ; je veux communier tout à l'heure.

M. VIXES. - Communier... aujourd'hui... un jour de semaine ?

PIERRE. - Mais oui, père.

M. VIXES. - Dis, tout de suite, que tu veux me braver, m'exaspérer... Mais non... je me dominerai. (*Il sonne*). Louise ! Louise !

VI PIERRE, M. VIXÈS, LOUISE

LOUISE. - C'est pour votre déjeuner, Monsieur ?

M. VIXES. - Oui.

LOUISE. - Il est prêt, j'ai mis beaucoup de sucre dans le chocolat, comme l'aimait M. Pierre quand il était petit.

M. VIXES. - Pierre ne déjeune pas.

LOUISE. - Vous êtes malade, Monsieur Pierre ? Ah ! si je pouvais venir à Paris, avec vous, je vous empêcherais bien de vous

rendre malade avec tous ces livres... Et puis je voudrais bien savoir comment on vous soigne, une cuisine de soldat, j'imagine, ah ! miséricorde ! Et le chocolat ? vous le font-ils bon au moins ? avec beaucoup de lait et de sucre ?

M. VIXES. - Pierre n'est pas malade, il communie.

LOUISE. - Il communie... ah ! je savais bien que... mais ce n'est pas une fête... M. le curé n'en a pas parlé... Madame serait bien contente, allez ! Oui, c'était une sainte... ça ne se perd pas.

M. VIXES. - Apporte mon chocolat.

(Un silence. Louise disparaît, puis revient portant la tasse.)

LOUISE. - Voilà, Monsieur.

M. VIXES. - Bien, tu peux nous laisser.

(Il boit lentement. Louise sort.)

PIERRE. - Merci, Louise, merci.

VII PIERRE, M. VIXÈS

M. VIXES. - Oui, je n'arrive plus à suivre mes pensées. J'ai cru à ce que tu appelles ma religion laïque, mais jamais, même aux heures de jeunesse, je ne lui ai attribué l'importance que tu donnes à la tienne.

PIERRE. - Toutes les religions n'ont pas les mêmes exigences, père.

M. VIXES. - Et tout le monde surtout ne les comprend pas de la même manière.

PIERRE. - J'essaye de comprendre la mienne du mieux que je peux, et je la pratique comme je la comprends, comme on me l'enseigne.

M. VIXES. - Qui, on ?

PIERRE. - Le Christ, l'Évangile, le pape.

M. VIXES. - Et le curé ?

PIERRE. - Oui, c'est tout un.

M. VIXES. - Tiens, j'ai là-haut ta dernière lettre, je l'ai lue, relue, elle m'a effrayé sans que j'arrive à la comprendre, et je ne la comprends pas, même après toutes tes explications. Un prêtre, un moine pourrait peut-être parler ainsi, mais un laïque ! A de certaines heures, je me suis demandé si ton ardeur de néophyte n'avait pas troublé ta raison.

PIERRE. - Ma raison ! Mais c'est dans la foi que j'en ai retrouvé la confiance. Comme la plupart de ceux qui, depuis vingt ans, essaient de substituer au culte de Dieu celui de la raison, j'en étais venu, très vite, à n'avoir plus aucune foi dans la pensée humaine et ses mouvantes philosophies. Ce temple de la raison, de la philosophie, où nous avions rêvé de trouver la sérénité des certitudes immuables, dès que nous en avons eu franchi le seuil, nous est apparu comme une Babel, où régnait la plus ridicule confusion des langues. Des systèmes, des systèmes..., chacun apportait le sien et c'était la panacée qui devait guérir toute maladie de l'esprit : après avoir commencé par ruiner toute la pharmacie intellectuelle connue jusque-là. La foire aux systèmes... ; moins sérieuse, pensions-nous, que la foire aux pains

d'épices. Ici, au moins, on croyait encore la raison faite pour raisonner, non pour déraisonner. Et nous les avons jetés par-dessus bord, tous leurs systèmes, dans le même sac, nous contentant, puisqu'il le fallait, d'apprendre, pour l'heure des examens, à monter et à démonter ces petits jeux de patience. Mais quant à leur livrer la plus petite portion de notre esprit... ah ! non, ils étaient vraiment trop... Ils avaient abusé. Et en les jetant ainsi, allègrement, au panier, nous montrions que nous les comprenions, nous restions fidèles à l'unique pensée qui leur fût commune : le mépris de la pensée d'autrui. Seulement, comme nous trouvions le marché déjà trop encombré, nous avons unanimement renoncé à dresser notre tréteau. A quoi bon ? Si la raison avait été capable d'arriver à quelque certitude, elle y serait déjà parvenue. C'était le scepticisme à vingt ans, le scepticisme averti, scientifique, universel, s'étendant de la morale à la physique, de la cosmologie à l'ontologie, à la théodicée. Alors, pour les jeunes nihilistes que nous étions, deux avenues s'offraient ou plutôt trois : le dilettantisme épicurien : « s'amuser, travailler aussi », comme disait Renan ; tirer de la vie et des hommes ce qu'ils peuvent donner de plaisir, de joie ; se faire exploiteur ; - à l'autre extrême, le stoïcisme, le désespoir orgueilleux et son terme logique, le suicide, ou, tout au plus, « la mort du loup », - entre les deux, la foi.

C'est ce troisième chemin que j'ai choisi et, avec le Royaume de Dieu, j'ai, par surcroît, trouvé le centuple, retrouvé ma raison, repris confiance en sa force, reconquis l'estime de la science et de la philosophie. Oh ! pas de cette philosophie issue des brumes..., petite-fille de Luther et fille de Kant, mais une autre philosophie, ancienne comme les siècles, comme l'esprit humain, enrichie, au cours des âges, de précisions nouvelles par des esprits épanouis au plein soleil ; Platon, Aristote, Augustin, Anselme, Thomas..., et que la théologie chrétienne n'est pas venue supprimer, mais, selon le vœu de Platon, compléter, diviniser.

M. VIXES. - Pierre, laissons cela, encore une fois, je ne suis pas un philosophe. J'ai pris les manuels qu'on m'a donnés, je les ai expliqués à mes enfants comme je les comprenais. J'ai pensé que l'autorité académique qui me les imposait suffisait à garantir leur valeur. Tiens, je vais parler avec mon bon sens comme t'aurait parlé mon père, le brave paysan du Quercy. Attends-moi un instant.

(Il se lève pour sortir.)

PIERRE. - Il aurait parlé aussi avec sa foi ; nous nous serions compris.

VIII PIERRE, LOUISE

LOUISE), *entrant, tandis que sort M. Vixès.* - Monsieur Pierre, que faut-il préparer pour le dîner ?

PIERRE. - Ce que vous voudrez, ma bonne Louise, ce sera toujours très bien.

LOUISE, *s'approchant.* - Monsieur Pierre, vous avez du chagrin ? Ah ! quand j'ai su que vous étiez converti, baptisé, communié, j'ai bien pensé que Monsieur aurait de la colère. Il en a eu beaucoup, n'est-ce pas ?

PIERRE. - Oui, Louise.

LOUISE. - Pauvre Monsieur Pierre, il faut quand même faire son devoir, le reste passera. « Il faut plutôt obéir à Dieu qu'aux hommes », disait souvent Madame. C'est qu'elle en a eu, du mal, elle aussi, à obéir à Dieu ! Pourtant, Monsieur est un bien brave

homme, mais des idées ! des idées ! Ah ! pauvre ! a-t-elle pleuré et prié... Et puis, écoutez, j'ai une commission à vous faire.

PIERRE. - De sa part, Louise ?

LOUISE. - Quand Madame a été pour mourir, à un moment où Monsieur n'était pas là, elle m'a appelée. « Louise, prends mon crucifix, vite, vite ! » Je l'ai détaché de son cou, elle l'a baisé, puis me le tendant : « Garde-le », qu'elle m'a dit... « un jour, quand ils seront revenus au bon Dieu, - car ils reviendront, je prierai tant là-haut ! - tu le leur remettras. Tu leur diras qu'il a eu mon dernier baiser. Je n'aurai de repos que lorsque tous les deux l'auront baisé. »

PIERRE. - Chère maman !

LOUISE. - Le voilà..., dame ! il n'est pas gros, ni joli.

PIERRE. - Merci, Louise. (*Il le prend, le baise, le suspend à son cou*). Il ne me quittera plus.

IX M. VIXÈS, PIERRE

(*Louise sort tandis que M. Vixès rentre, une lettre à la main.*)

M. VIXÈS. - Tiens, cette dernière lettre.
(*Il lit*).

« MON CHER PÈRE BIEN-AIMÉ,

« Je continue à prier pour toi et je continuerai jusqu'à l'heure où Dieu aura réuni nos deux âmes en une commune foi. Je sais que le rachat d'une âme est chose ardue, qu'il y faut plus que la prière, il y faut le sacrifice ; voilà pourquoi je ne me contente pas

de porter, tous les jours, ton souvenir à la communion du matin. Toute rédemption s'opère par le sang : j'ai offert un peu du mien pour ton âme. Oh ! je sais que cet aveu ne sera pas compris ; pour le comprendre, il faudrait croire au Crucifié, à la Rédemption du Calvaire. Un jour, à l'heure de Dieu, tu y croiras, car je ne suis pas seul à prier. Il y a, là-haut, dans cette vie qui est la seule vraie, d'autres âmes qui travaillent avec moi, celle de ma mère et celle de la tienne, celle des générations qui nous ont précédés et dont nous restons solidaires, même quand nous croyons nous séparer d'elles.

« Je t'embrasse avec tout mon cœur. »

Voyons, Pierre, cette lettre est-elle celle d'un garçon de vingt ans... ou celle d'un moine, d'un prêtre ?... ou celle d'un fou !

PIERRE. - Elle est celle d'un fils : elle est celle non d'un prêtre d'aujourd'hui, mais d'un prêtre de demain.

M. VIXES. - Que dis-tu ? mais voyons, explique-toi, la patience humaine a des bornes...

PIERRE - Je vais m'expliquer, père, voilà longtemps que j'en cherchais l'occasion... j'hésitais... vous comprendrez pourquoi... Maintenant, je manquerais à mes devoirs envers vous, à mes devoirs envers Dieu, en hésitant plus longtemps. J'entrerai au Grand Séminaire, dès ma sortie de Normale.

M. VIXES. - Nous y voilà ! Cette dernière folie, cette dernière bravade devait venir, après toutes les autres, elle était prévue. Mais je t'avertis tout de suite, mon garçon, jamais, jamais, tu entends, jamais tu n'auras mon consentement. Je sais que tu peux t'en passer ; mais, du moins, j'irai jusqu'au bout de mon droit et de mon devoir. Du jour où tu m'auras infligé cette dernière honte, nous n'avons plus rien de commun, tu n'es plus mon fils, je ne te connais plus.

PIERRE. - Vous reviendrez sur cette détermination, père. Un jour viendra, j'en ai la certitude, où vous ne parlerez plus de honte, mais de gloire.

M. VIXES, *sombre*. - Tu me connais mal, petit.

PIERRE. - Père, père... pourquoi me parler ainsi ?

M. VIXES, *la tête dans ses mains*. - Tu as raison... Mais vois-tu, tout s'écroule, je ne sais plus... je ne vois plus... devant cette chose sans nom... mon fils, mon fils à moi... Tiens, laisse-moi pleurer.

PIERRE, *l'embrassant*. - Pauvre père, il est une chose dont je ne veux pas que vous doutiez, mon amour.

M. VIXES. - Je voudrais ne pouvoir en douter... car alors.... Tu étais ma seule affection, la seule raison de supporter ma pauvre vie... car elle est bien pauvre, va. Moi aussi, j'ai eu mes heures de dégoût ; cette science dont nous ornions les autels en humbles sacristains... sans la posséder... je me suis demandé, moi aussi, en entendant vos hommes de science, vos académiciens répéter qu'elle ne suffirait à rien, je me suis demandé si ma route était bonne, si mon œuvre était bonne, si un jour ces générations d'enfants ne m'accuseraient pas de leur avoir volé le meilleur de leur héritage. Oui, j'ai douté... on n'habite pas impunément parmi ses morts ! On a beau déclarer le passé aboli, il subsiste, il renaît jusque dans nos cœurs, comme les plantes vivaces renaissent de leurs débris. (*Il se lève*). Oui, j'ai eu mes réveils, mes scrupules. Devant ces cœurs d'enfants que le vice et l'égoïsme commençaient à solliciter, j'ai pressenti l'impuissance de ma morale. Je disais : « Ceci est défendu, » et quand un enfant de treize ans me demandait « pourquoi ? » je répondais avec mes manuels : « dignité humaine, solidarité, santé... » Ils riaient. J'ai

fini par ne plus rien motiver. Savais-je d'ailleurs ce qu'il fallait défendre, et si même on pouvait défendre quelque chose ! Ah ! misère ! nos revues en étaient tenues à traiter le mot *devoir* de préjugé ; les commandements de la morale laïque étaient si confus ! Et puis, fondés sur quoi ? J'ai parfois feuilleté en cachette un catéchisme confisqué, comme tout cela me paraissait plus clair ! J'ai presque regretté alors de ne plus pouvoir être l'instituteur d'autrefois, l'auxiliaire du prêtre et son ami.

PIERRE. - Pauvre père !

M. VIXES. - Ah ! tu dois triompher ! qu'importe ! Oui, ces pensées m'ont parfois assailli dans ma solitude, car j'ai été bien seul, bien seul !... Même avant la mort de ta mère ; elle était croyante et cela mettait un abîme, entre nous. Pour en faire la compagne de ma pensée, il aurait fallu m'humilier jusqu'à l'aveu de mes doutes. Je ne le voulais pas. Alors, vers qui me tourner ? Le prêtre aurait pu être le confident, j'en avais fait l'ennemi ; j'étais la contre-église. Les autres, pauvres gens que je ménageais, pour en faire de bons électeurs... je les méprisais trop pour m'ouvrir à eux... Quant aux intellectuels, le médecin, le châtelain, ils étaient aussi l'ennemi, la réaction, et puis, pourquoi ne pas tout dire ? je les fuyais, je les haïssais d'instinct, parce qu'ils m'étaient supérieurs. J'étais le breveté, le primaire, ils avaient la culture... cela ne se pardonne pas, quand on a été nourri dans la pensée de sa propre supériorité par des gens qui nous flattaient pour nous dominer.

PIERRE. - Pauvre père !

M. VIXES. - Pauvre, plus pauvre que tu ne saurais le dire, - plus pauvre que mon père le pauvre vigneron des causses du Quercy. Lui, du moins, n'était pas un déraciné !

PIERRE. Mais pourquoi ne pas vous être libéré ?

M. VIXES. - Pourquoi ? pourquoi ? parce que j'étais engagé, parce que j'avais pris *parti*... Tu ne comprendras jamais la tyrannie de ce mot « le parti. » Parce que j'étais, à la fois, prisonnier de ceux que je dominais, et de ceux qui me dominaient. Pourquoi ? mais parce que, moi qui surveillais les autres, je me sentais épié ; moi qui faisais trembler le facteur et le cantonnier, je tremblais devant l'inspecteur, le préfet, le député, le maire, le conseiller municipal.

PIERRE. - Liberté, égalité.

M. VIXES. - Ah ! oui, la liberté... bonne pour les riches, et j'étais pauvre ; bonne pour vous, les agrégés, les docteurs !... Vous pouvez parler, écrire, vous défendre... mais nous, les serfs... taillables et corvéables à merci, bien nourris à condition de bien servir. Malheur aux pauvres ! c'est l'évangile moderne, et j'étais pauvre... Je sais, tu vas me dire : il y avait le syndicat, l'Amicale des instituteurs. Tous pour un ! - Mais tu n'as pas vu, toi, les dessous, les sapes, la politique, le délégué pour le syndicat, l'inspecteur contre... Tu n'as pas lu leurs feuilles, leurs appels, tout ce qu'on nous apprenait à l'Ecole Normale traité de vieilleries, d'âneries démodées : Ferry, Paul Bert, jetés aux orties, avec le drapeau. Je n'ai pas voulu me vendre, renier ce qui m'avait servi d'idéal. J'étais seul.

PIERRE. - Petit père, tu ne le seras plus.

M. VIXES. - Je le serai plus que jamais ! Tu étais seul à peupler ma solitude. Ta science me réhabilitait, toi du moins tu ne serais pas un primaire, je referais ma vie auprès de toi. Tu serais le confident, l'ami. Tu serais mon directeur. Ta science, ta philosophie m'aideraient à mettre quelque clarté dans ces replis de la conscience où naissaient des remords, tu me montrerais le bien-

fondé de ma foi laïque, tu me pacifierais... Oui, j'aurais été ton élève... nous aurions connu des jours de paix.

PIERRE. - Mais tout cela, père, nous le réaliserons un jour, et mieux.

M. VIXES. - Nous ne réaliserons rien du tout. On ne recommence pas sa vie, à mon âge. Deux épaves au lieu d'une, voilà tout...

PIERRE. - Je vous apporte des certitudes meilleures...

M. VIXES. - Tu ne m'apportes que des rêves, des illusions, trop vieilles pour renaître... des superstitions auxquelles je ne peux plus croire. D'ailleurs, elles condamneraient trop cruellement mon passé !

PIERRE. - Mais vous avez été sincère !

M. VIXES. - Peut-être ! En tout cas, il est trop tard pour tenter une aventure nouvelle... Et voilà ma pauvreté devenue misère ; ma solitude, désespoir..., car jamais, jamais, tu entends, l'instituteur athée, libertaire, socialiste, que je fus et que je reste... que je resterai jusqu'au bout, n'habitera sous le toit d'un curé, ne permettra à un curé de l'appeler son père... Non jamais, jamais. Vois-tu, malgré tout ce que je t'ai dit, il reste la vie, toute ma vie. Il est des choses qu'on ne définit pas, des horreurs qu'on ne traduit pas par des mots, des répugnances, des révoltes qu'on ne domine pas.

PIERRE. - Père !

M. VIXES. - Mais ne vois-tu pas que toute ma vie s'insurge contre ce sanglant démenti : mon fils, mon fils, un curé !... Mon fils, mon nom, mon sang, devenu un de ces hommes que j'ai

combattus sans trêve ni merci. Non, non, non, cela ne se peut pas.
Je ne veux pas, je ne veux pas !

(Il se laisse tomber sur une chaise).

PIERRE. - Et si Dieu veut ?

M. VIXES. - Dieu ? Je ne le connais pas.

PIERRE. - Vous le connaîtrez.

M. VIXES. - Non, te dis-je... Et puis, moi ? Je compte bien aussi pour quelque chose ; moi aussi, j'ai mes droits. Je t'ai donné le jour, le pain, j'ai travaillé, souffert pour toi... ce sont des droits tout cela, je pense...

PIERRE. - Certes.

M. VIXES. - Eh bien !

PIERRE. - Mais moindres que ceux de Dieu.

M. VIXES, *se levant*. - Ainsi, tu persistes !

PIERRE. - Mon père, je persiste à vous aimer, à vous obéir en tout ce qui est juste, Dieu m'en est témoin ! Mais je persiste à mettre sa volonté au-dessus de toute volonté.

M. VIXES. - Alors tu peux partir, va, tu es libre, tu ne me verras plus.

PIERRE. - J'avais espéré votre bénédiction... vous me la donnerez, un jour.

M. VIXES. - Jamais. *(Il fait un pas et montre la porte).*

(Pierre se lève pour sortir.)

X
LES MEMES, LOUISE

LOUISE, *paraissant au bas de l'escalier.* - Monsieur Pierre, où allez-vous ?

M. VIXES. - Je le chasse.

PIERRE. - Au revoir, Louise, au revoir...

LOUISE. - Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! *(Elle pleure).* Ces idées ! cette politique ! Pauvre Madame, elle aura encore du travail, au ciel... Vous reviendrez, vous reviendrez, Monsieur Pierre ! oui, elle vous ramènera...

PIERRE. - Oui, Louise, adieu ! *(Il sort, elle remonte l'escalier en se cachant le visage).*

M. VIXES, *la tête dans ses mains.* - Seul, seul, me voilà seul, à jamais.

TROISIÈME PARTIE INTROIBO

(Au Grand Séminaire de Saint-Sulpice. Une cellule ; huit heures du matin ; Pierre en soutane, à genoux, à son prie-Dieu.)

I

PIERRE, PUIS JEAN TOULOUSE

PIERRE, *seul*. - Mon Dieu, prêtre dans une heure ! Aidez-moi. Vous êtes bien ma part d'héritage. J'avais espéré que, pour cette heure-là, du moins, vous nous rapprocheriez... Seul, moi aussi, pour ce grand jour, je serai seul, seul avec vous.

(On frappe à la porte. Pierre va ouvrir.)

PIERRE. - Entrez.

(Entre Jean Toulouse.)

Toi, Jean, oh ! merci ! j'avais si peur d'être seul.

(Ils s'embrassent.)

JEAN. - Voyons, Pierre, as-tu pu douter ? Tu auras d'autres surprises. *(Un silence)*. Ainsi ce soir...

PIERRE. - Oui, les choses vont vite *(riant)* ; aujourd'hui, prêtre... Demain, la première messe et, le soir même, départ pour le régiment, où l'on endosse l'uniforme d'officier de réserve. Nous nous retrouverons à la ligne de feu.

JEAN. - Et tout cela, je le vois, te laisse profondément paisible !

PIERRE. - Pourquoi ne le serais-je pas ? je n'ai voulu que la volonté de Dieu, cela seul a une importance. J'ai conscience de la faire aujourd'hui comme je la ferai demain ; pourquoi chercher plus loin ?

JEAN, *s'asseyant avec un soupir*. - Ah ! Pierre, Pierre, comme je t'envie ! Avoir trouvé la paix...

PIERRE. - Tu la trouveras un jour... Oui, oui, ton heure viendra. Il faut savoir attendre. On ne violente pas les âmes. Dieu les respecte, sa grâce y est comme une semence : d'abord le frêle gazon qui perce le sillon, puis la tige qui s'élève, grandit, pour s'épanouir enfin en fleurs et en fruits. Moi aussi, j'attends l'heure de Dieu pour d'autres.

JEAN. - Pauvre ami ! Ton père... Ainsi, rien n'est changé ?

PIERRE. - Rien, en apparence du moins. Depuis quatre ans, aucune de mes lettres n'a eu de réponse. Dieu ne se lasse pas ; pourquoi nous lasserions-nous ?

JEAN. - Et toi, toi, Pierre. Pardonne mon impatience, mais les instants s'écoulent ; toi qui es sur le seuil définitif, toi qui sais maintenant ; la réalité que tu as trouvée vaut-elle ton rêve ?

PIERRE. - Elle vaut plus, beaucoup plus..., bien qu'elle en diffère un peu. Pendant quatre ans, j'ai vu de près l'âme sacerdotale, dans sa fleur et dans son fruit. - Quelques illusions sont tombées. Le prêtre, homme de Dieu, reste un homme... Les apôtres eux-mêmes, que le Christ choisit, restaient des hommes ; il le fallait bien pour le mérite de la foi ; les hommes qui virent le Christ durent l'accepter, Lui, malgré ses vêtements d'ouvrier, il faut accepter le prêtre malgré le vêtement humain de ses misères, de ses déficiences. L'orgueil refusera ; cet alliage lui sera le prétexte pour récuser l'or, mais il sera puni par l'humiliation de la

pauvreté intellectuelle et morale dont seul le prêtre pouvait le sauver.

JEAN. - C'est vrai ; mais ces déficiences que je redoutais, cette vie sans élan, tu as dû la rencontrer ?

PIERRE. - Oui, le prêtre reste libre. Il peut exploiter le talent reçu ou l'enfouir, faire porter à la semence divine dix pour un, ou cent pour un. Voilà pourquoi je n'ai jamais eu le fétichisme du nombre : un Dominique, un Xavier, un Pierre Claver, ont conquis des mondes. Un Luther en perdit plusieurs, et des milliers de prêtres et de moines ne l'empêchèrent pas. Ce que le monde et le Christ mendient, ce ne sont pas des corps sacrés par l'huile sainte, ce sont des âmes sacerdotales, des cœurs livrés à Dieu, des vocations conquérantes.

JEAN. - N'es-tu pas trop ambitieux, Pierre ?

PIERRE. - L'horizon d'un prêtre est toujours trop étroit s'il n'étreint l'infini. Il boit, il mange l'infini ; s'il sait de quoi est faite son hostie quotidienne, comment n'aurait-il pas des désirs infinis ? Pourquoi l'Eglise lui fait-elle dire, quand les yeux au ciel, il offre le calice d'or où le sang du Christ va bouillonner, ces paroles d'une ambition infinie : *Pro nostra et totius mundi salute* ? Pour le salut universel de toute race, de toute nation... Jean, l'œuvre du prêtre n'est pas seulement celle que les yeux voient : elle s'étend, comme la Rédemption du sang, jusqu'aux pôles, car il est l'associé, le collaborateur du rachat universel. Et pour collaborer à cette œuvre, il n'est besoin ni d'un grand talent, ni d'un esprit raffiné, il suffit d'un grand cœur... Ah ! Jean, Jean, quatre Curés d'Ars aux quatre coins de la France !

JEAN. - Qui nous les donnera ?

PIERRE. - Dieu et nous.

JEAN. - Et demain ?

PIERRE. - Demain ? Nous serons prêtres sous l'uniforme comme nous le sommes sous la soutane. Si Dieu nous demande notre sang, nous le donnerons joyeusement ; notre vie n'aura été ni perdue ni diminuée. Dieu aura vu nos désirs ; ils sont une semence, comme la parole. Il aura vu notre sang, qui est la meilleure semence, et là-haut il entendra éternellement notre prière sacerdotale.

JEAN. - Pierre, tu as choisi la meilleure part. La mienne est bonne, elle aurait pu être meilleure. J'ai travaillé des âmes d'enfants, j'ai vu s'épanouir en eux des fleurs dont le parfum m'a ravi. J'ai voulu être, et j'ose dire que j'ai été, le maître chrétien, celui qui ne fait pas deux parts dans sa vie, qui se donne à son devoir avec son âme entière, avec sa science et avec sa foi... Et malgré tout, je n'ai jamais connu la plénitude de paix que tu as trouvée... Il y avait, jusque dans le cœur de mes enfants, un domaine fermé dont la clef me manquait. Je me disais alors : il n'y aura jamais qu'un éducateur complet, le prêtre. Le Moyen âge avait mieux vu que nous. Seul le prêtre peut donner, avec l'instruction, l'éducation, élever l'âme tout entière, parce que seul il peut, sans abus de pouvoir, la pénétrer tout entière...Et puis, j'ai vu, avec tristesse, combien cette vie que j'avais voulue remplie de la pensée supérieure des âmes, restait, malgré moi, envahie par la bagatelle. Pierre, ta voie étroite est plus large que nos sentiers : tu ne connaîtras pas, toi, l'amertume d'une vie restée inférieure à son rêve.

PIERRE. - Mon frère Jean, tu ne la trouverais pas telle si tu n'étais en marche vers un terme où Dieu te mène.

(On frappe).

Entrez.

(Entrent Willie, Michel, Jacques.)

II

LES MÊMES, MICHEL SOLOVIEV, JACQUES DIXMUDE,
WILLIE DICKENS

PIERRE. - Vous, oh ! merci. Les braves cœurs !

JEAN. - Tout le comité des *Talas*.

(Pierre les embrasse).

PIERRE. - Et moi qui craignais d'être seul, aujourd'hui !

III

LES MÊMES, MAX ET LES ENFANTS

(Bruit dans le corridor, on frappe.)

JEAN. - Et ce n'est pas fini ; si chaque ordinand est accompagné comme toi, la chapelle de Saint-Sulpice va être trop petite. Bah ! on prendra les gosses sur les épaules, s'il n'y a pas de place au poulailler, pardon ! à la tribune.

PIERRE. - Toi, toi, Max ?

(Il ouvre : entre Max, suivi d'une douzaine d'enfants.)

MAX, *l'embrassant*. - Oui, moi et *mon* patronage... Ils m'ont réconcilié avec la vie, et avec Dieu ! Ils ont achevé ce que tu avais commencé.

(Bruit de cloche.)

PIERRE. - C'est l'heure. Allons remercier Dieu... Demain, à l'autel, je lui dirai vos noms, tous vos noms, et puis nous irons servir la France.

(Ils sortent, tandis que des voix lointaines d'enfants entonnent avec l'orgue le Benedictus qui venit.)

JEAN. - Et ta première absolution sera pour nous, tes compagnons d'armes.

QUATRIÈME PARTIE AD ALTARE

(Un coin de la plaine de Charleroi⁶⁰, des tranchées, soldats français ; au fond, cheminées d'usines de la ville. La nuit tombe, salves de canons, fusillade. Les tranchées sont à droite, d'abord désertes, des fuyards passent, jettent leurs armes.)

I UN COLONEL, UN SERGENT, FUYARDS

DES VOIX, à *la cantonnade*. - Sauve qui peut !... Les Prussiens !

LE SERGENT, *croisant la baïonnette devant quelques fuyards*. - Voulez-vous ! Voulez-vous !...

(Ils s'arrêtent, hésitent. Un obus éclate sur le côté : le sergent est atteint, tombe. Nouveau flottement.)

LE COLONEL, *entre, l'épée haute, le visage en sang*. - Halte ! Malheureux, vous nous déshonorez... Halte ! ou je vous brûle la cervelle. *(Il prend son revolver)*.

UN FUYARD. - On n'a pas mangé depuis hier matin !

UN AUTRE. - On tient depuis douze heures, sans appui d'artillerie... Un contre cinq... Mais on ne peut plus, c'est fini

⁶⁰ C'est auprès d'une autre ville qu'il faudrait placer les scènes qui suivent, si on n'avait ici en vue que la rigueur de l'histoire. Inutile d'ajouter que c'est sur les lieux, et de la bouche de témoins oculaires, que nous avons recueilli la plupart des détails mis en scène.

UN AUTRE. - Tous les gradés sont tués (*il fuit*).

UN AUTRE. - On n'a plus de cartouches.

LE COLONEL, *à part*. - Pauvres enfants !... (*haut*). Mais vous êtes fous ! Vous nous déshonorez ! Halte ! (*Il tire un coup en l'air*).

UN FUYARD. - Ben, j'aime mieux crever tout de suite.

UN AUTRE. - Et puis les Pruscos, les Belges, les Français, c'est tous des hommes, n'est-ce pas ?... (*Criant*). On est trahi, la crosse en l'air !

LE COLONEL, *se jetant sur lui*. - Misérable !

LE FUYARD *lui donne un coup de crosse*. - Tiens ! Voilà pour toi ! Ma peau vaut la tienne. (*Il s'enfuit*).

UN SOLDAT. - Vous êtes blessé, mon colonel ?

LE COLONEL. - Qu'importe ?... Mais vous, vous êtes des Français.

UN JEUNE SOLDAT. - On ne peut plus, on ne peut plus !

(*Il jette ses armes, la fusillade se rapproche. Second obus ; passage de fuyards.*)

LE COLONEL. - Et personne n'est là pour les arrêter ! Pour sauver l'honneur du drapeau ? (*Il se tord les bras*). Rien, rien. Ah ! nous avons semé le vent, nous récoltons la tempête. A moi, France !

II LES MÊMES, PUIS PIERRE

(Paraît Pierre suivi d'une compagnie, rampant sur leurs mains, sur leurs genoux.)

PIERRE. - Qui appelle ?

LE COLONEL. - Moi. Quel bataillon, lieutenant ?

PIERRE. - Premier, mon colonel.

LE COLONEL. - Compagnie ?

PIERRE. - Troisième.

LE COLONEL. - Où est le commandant ?

PIERRE. - Tué.

LE COLONEL. - Les capitaines ?

PIERRE. - Tués.

LE COLONEL. - Les officiers ?

PIERRE. - Tués ou blessés, sauf deux.

JEAN TOULOUSE, *qui paraît, chancelle et tombe.* - Sauf un. Pierre, je suis blessé. Venge-nous.

LE COLONEL. - Vous êtes donc le seul officier du bataillon !

PIERRE. - Le seul.

LE COLONEL. - Combien d'hommes ?

PIERRE. - Deux cent, environ.

LE COLONEL. - Lieutenant, vous êtes prêt à mourir ?

PIERRE. - Oui.

LE COLONEL. - Les hommes ?

PIERRE. - Ils me suivront.

LE COLONEL. - Il faudrait gagner le moulin qui commande le pont, au pas de charge, sans tirer, puis tenir jusqu'au dernier homme. Peut-être arriverez-vous à rallier les fuyards, à donner à notre artillerie le temps de passer, de prendre position.

PIERRE. - Bien, mon colonel.

LE COLONEL. - Le drapeau ?

PIERRE. - Il est avec nous. Le voilà.

(Un sergent s'avance portant le drapeau lacéré, criblé de balles.)

LE COLONEL. - Je puis compter sur vous ?

PIERRE. - Je suis prêt.

LE COLONEL. - Ah ! vous saurez mourir.

PIERRE. - A moi le premier bataillon ! *(Les hommes sortent des tranchées qu'ils ont occupées)*. Mes amis, l'honneur du drapeau

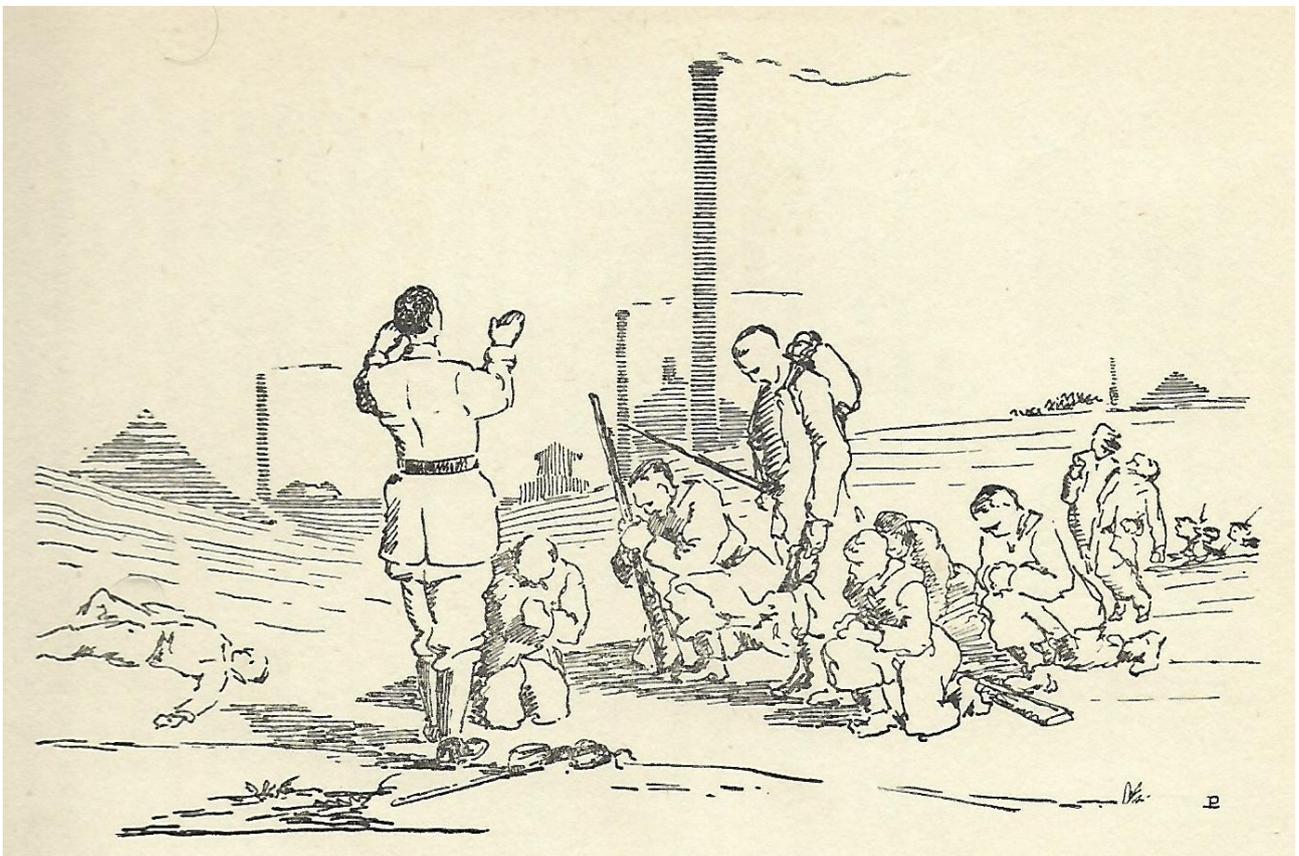
est entre nos mains. Nous mourrons tous, n'est-ce pas, plutôt que de le livrer ?

TOUS. - On tiendra. Vive le lieutenant !

UN PARISIEN. - On est encore un peu là !

PIERRE. - Je le savais. Point de direction : le moulin..., au pas de charge sans tirer. Mais vous êtes chrétiens, vous voulez lutter et mourir en chrétiens. Moi, je suis prêtre. Demandez pardon au bon Dieu. Je vais vous absoudre.

(Tous mettent genou à terre, s'inclinent, font le signe de la croix, tandis que Pierre dépose son épée, élève les mains, trace un signe de croix en prononçant la formule de l'absolution : « Ego vos absolvo a peccatis vestris, in nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, amen ».)



LE COLONEL, *se signant*. - Merci, lieutenant.

UN SOLDAT. - La pénitence ?

PIERRE. - Vous battre en bons soldats, pour Dieu et la Patrie.
Baïonnette au canon ! Vive la France !

TOUS. - Vive la France !

(Rafales de mitraille, trois soldats tombent blessés.)

III BLESSÉS, UNE RELIGIEUSE

(Parmi le crépitement de la fusillade, le grondement du canon, arrivent des blessés se traînant, s'abritant de leur sac, d'une gerbe de blé.)

VOIX DE BLESSES. - Les brancardiers, les brancardiers !
- En 70, on avait les Sœurs de Charité.
- Brancardiers ! Brancardiers !!.. Au secours ! au secours !
- J'ai soif, j'ai soif... Oh ! ma tête !
- Maman, maman !

(Paraît une religieuse, portant le brassard de la Croix-Rouge.)

LA SŒUR. - Me voilà, mes enfants.

BLESSES. - Ma Sœur, ma Sœur... enfin !
- Y-en-a donc encore ? des Sœurs ?
- Tiens, puisqu'on est en Belgique !

(Elle s'agenouille devant un blessé, lui soulève la tête, lui donne à boire, puis le panse.)

LA SŒUR. - Tu souffres beaucoup, mon petit ?

LE BLESSE. - Oui, merci, vous êtes bonne.

BLESSES. - Ma sœur !
- Ma Mère !

LA SŒUR. - Me voilà, mes petits. (*Elle va vers un second blessé*). D'où es-tu, toi ?

LE BLESSE. - De Limoges.

LA SŒUR. - J'étais aussi dans la Haute-Vienne, avant les expulsions. J'ai laissé là-bas mon couvent... ma vieille mère. Voilà quatorze ans que je ne l'ai pas revue.

BLESSES. - Nous vous ramènerons, ma Sœur, après la guerre.
- Pourquoi pas maintenant ? Nous voulons être soignés par les Sœurs.

- Oui, oui.
- Ma mère !

LA SŒUR. - Me voilà, mon enfant. Voyons, où as-tu mal, mon pauvre petit ?

LE BLESSE. - C'est pas pour être pansé, ma Sœur, j'ai mon compte, je vais mourir... Allez au voisin... Mais je ne voudrais pas mourir comme un chien. Vous n'auriez pas un petit crucifix, une médaille à me faire baiser ?

LA SŒUR. - Tiens, voilà mon crucifix. Baise-le, mon enfant. Si je vois ta mère... au pays, un jour...

LE BLESSE. - Je suis de Tulle, Louis Larcher... ma mère est là-bas...

LA SŒUR. - Je lui apporterai le crucifix, pour qu'elle y trouve ton dernier baiser.

(Il le baise plusieurs fois.)

LE BLESSE. - Oui, merci... Maman... *(Il meurt)*.

BLESSES. - Ma Sœur !

LA SŒUR. - Et toi, mon fils ?

LE BLESSE. - Pour moi aussi, c'est couru ! Une balle dans la tête... ma pauvre femme, mes pauvres petits !

LA SŒUR. - Dieu veillera sur eux.

LE BLESSE. - Un prêtre, je voudrais un prêtre !

LA SŒUR. - Tiens, voilà une médaille. *(Elle la passe à son cou, il la baise)*.

LE BLESSE. - Merci... Voudriez-vous me prêter votre chapelet, ma Sœur, pour en dire un peu, en mourant ?

LA SŒUR. - Voilà mon enfant. *(Elle passe au suivant)*. Et toi ?

LE BLESSE. - Le bras, un bobo.

LA SŒUR. - Bien. *(Elle le panse)*.

LE BLESSE. - Ah ! je lui dois un fameux cierge à la Sainte Vierge ! La balle a ricoché sur mes médailles. Voyez, j'en avais

six. Ma femme et mes enfants m'en avaient donné une chacun... je ne les ai jamais quittées, pas plus que mon chapelet, et mon image du Sacré-Cœur. Tenez, elle est toujours piquée à mon képi.

LA SŒUR. - C'est fini, te voilà bien propre.

LE BLESSE. - Oui, c'est comme quand Maman me soignait.

IV
LES MEMES, PIERRE
(Pierre avance en rampant, blessé...)

PIERRE. - Mon colonel !

LE COLONEL. - C'est vous, lieutenant ?

PIERRE. - Oui, c'est fait. Le moulin a été emporté. Mes hommes et moi y sont tous restés. Mais l'artillerie est sauvée, elle a passé le pont et pris position. Les Allemands avancent ; ils n'auront pas les canons, ni le moulin, ni le drapeau. Le premier a sauté ; et voici le drapeau, sur ma poitrine. Ma Sœur !

LA SŒUR. - Mon enfant !

PIERRE. - Si je meurs ici, vous saurez retrouver le drapeau et le sauver, n'est-ce pas ?

LA SŒUR. - Oui, ne craignez rien, nous le sauverons.

(On entend les soldats allemands avancer en criant : Kapout, Français, kapout !)

PIERRE. - Voici l'ennemi *(des blessés arrivent en se traînant)*, c'est peut-être la fin. Je suis prêtre...

BLESSES. - Mon lieutenant, confessez-moi.

UN BLESSE. - Mon Père, j'ai péché.

(Pierre se traîne vers le premier blessé, au bord d'une tranchée, l'écoute, l'absout).

(Les cris se rapprochent : « Français, kapout. »)

Mes amis, à tous je donne une dernière absolution. Demandez pardon à Dieu, au fond de vos cœurs.

(Il trace un large signe de croix).

V

LES MEMES, SOLDATS ALLEMANDS

(Les Allemands paraissent.)

JEAN. - Pierre, Pierre.

PIERRE. - C'est toi, Jean ?

JEAN. - Oui, viens, mourons ensemble, confesse-moi.

(Pierre s'approche, se couche, à côté de lui)

SOLDATS ALLEMANDS. - A bas la France !

PIERRE, *se redressant*. - Vive la France !

(Deux soldats leur assènent des coups de crosse.)

LA SŒUR. - Lâches, vous frappez des blessés.

(Un officier s'approche, écarte brutalement la Sœur qui tombe... Des soldats tirent sur les blessés et s'éloignent... Un soldat allemand resté en arrière se penche vers la Sœur.)

LE SOLDAT. - Ma Sœur, pardon..., moi, Bavarois, catholique *(Il montre un chapelet)*. Eux, sauvages... *(Il panse la Sœur blessée au cou)*.

JEAN. - Ils n'auront pas le drapeau.

CINQUIÈME PARTIE RÉDEMPTION

(Une salle d'hôpital à Ostende. Un grand crucifix. Blessés dans leur lit, religieuses. Un prêtre infirmier portant le brassard de la Croix-Rouge. Alcôves de bois, portes au fond, à droite et à gauche.)

I PIERRE, JEAN

(Jean est debout, un bras en écharpe, auprès de Pierre couché dans une petite alcôve, le front bandé.)

PIERRE, *s'éveillant*. - Jean !

JEAN, *lui prenant la main*. - Me voilà, Pierre.

PIERRE. - Bien... je t'attendais. C'est pour aujourd'hui la fin, ce soir, dans la nuit, peu importe..., le major m'a prévenu.

JEAN. - Peut-être...

PIERRE. - Non... je suis prêt, j'ai reçu les derniers sacrements, pourquoi attendre ? Parlons du ciel.

JEAN, *éclatant en sanglots*. - Mais non, non ! Nous avons besoin de toi, Pierre... Dieu ne voudra pas te prendre. Sans toi, que deviendrons-nous... tous ceux que tu as ramenés, affermis ? Qui sera le lien d'unité entre les Anciens de Normale ? Tu étais notre maître. Qui sera là, après toi, pour orienter nos volontés vers les réalisations durables, pour achever l'œuvre commencée ! Nous datons d'hier, qui nous fera durer, grandir ? Et puis, les jeunes, qui leur parlera comme toi ?, qui saura les aimer, les comprendre... qui sera *leur* prêtre ?

PIERRE. - Toi, Jean, tu es mûr, maintenant...

JEAN. - Ton collaborateur, oui, je serai cela. J'ai appris à vouloir... L'école des tranchées a mûri ma volonté... Oui, je serai avec toi pour suivre le Christ... Mais sans toi ?....

PIERRE. - Je reste avec toi... L'heure de la mort, c'est celle du travail le meilleur. Un prêtre ne se repose que lorsqu'il n'y a plus d'âmes à sauver... (*Un silence*). Jean, je te lègue mon crucifix, et mon aube de prêtre. Je l'ai portée une fois... Plus tard, tu donneras le crucifix à mon père, il aura eu le dernier baiser de ma mère et le mien... Oui, plus tard, quand Dieu l'aura ramené... l'heure est proche... Tiens, avant que je me livre à Dieu, veux-tu me relire sa dernière lettre ? (*Il la lui tend*).

JEAN, *lisant*.

« MON CHER FILS BIEN-AIMÉ,

« J'apprends, par ta lettre, ta blessure, et par les journaux ta brave conduite... le drapeau sauvé par toi, la citation à l'ordre du jour. Mon enfant chéri, j'ai le cœur broyé et pourtant je ne me crois pas le droit de pleurer. Je suis fier de toi. Tu as réparé. Il ne fallait pas moins, sans doute, pour laver mon passé. Quand te reverrai-je pour te remercier, t'embrasser, te demander pardon ?... car j'ai besoin de ton pardon. Oui, j'ai péché contre le ciel et contre toi. Tu valais mieux que moi. Malgré mon silence obstiné, j'ai bien réfléchi depuis quatre ans, va ! et l'heure du sang, la guerre, a achevé de m'ouvrir les yeux.

« J'ai mal servi la France, il n'a pas tenu à moi que l'ennemi ne la trouvât désarmée, divisée, épuisée par des luttes fratricides. Alors, une seconde question s'est imposée : ceux qui nous ont trompés sur nos plus élémentaires devoirs envers la patrie, ne nous auraient-ils pas trompés sur nos plus élémentaires devoirs envers Dieu ? Tout se tient. Pierre, Pierre, prie pour moi... que Dieu me pardonne, si je suis encore digne de pardon... je reste dans les

ténèbres ; obtiens-moi la lumière pleine. Mon enfant, mon prêtre, bénis ton pauvre père. »

PIERRE. - Merci, Jean... Seigneur Jésus, merci !

II LES MÊMES, LE FRÈRE

(Un frère des Ecoles chrétiennes s'est approché, apportant un bol de bouillon, il le présente à Pierre.)

PIERRE. - Merci, cher Frère, c'est inutile. Mais vous priez bien pour lui, pour mon père ? *(Il ferme les yeux).*

LE FRERE. - Oui, Monsieur l'Abbé.

JEAN. - Vous êtes un exilé vous aussi, cher Frère ?

LE FRERE. - Oui, depuis douze ans. Nous étions là-bas, dans un village du Rouergue, apprenant à de petits paysans l'amour de Dieu et de la patrie. On nous a pris nos enfants, nos maisons, nos livres... tout. Nous sommes partis pour la Belgique, amenant nos vieillards. Plusieurs sont morts en route. Beaucoup d'autres sont morts ici, car on a bien souffert, au commencement. Il y a toute une petite forêt de croix de bois dans un coin du cimetière, à côté des tombes des soldats français... ce sont les tombes de nos Frères. La terre belge les garde. Dieu bénira la Belgique pour son grand cœur... Mais nous devons fatiguer notre cher blessé.

PIERRE. - Non, non, continuez... La Belgique me gardera, moi aussi, j'y reposerai à côté de nos exilés, en terre chrétienne, en terre héroïque.

LE FRERE. - Dès le premier jour de la mobilisation, tous nos jeunes religieux sont partis pour rejoindre l'armée. Je les ai suivis jusqu'à la frontière. Ah ! Monsieur, je n'oublierai jamais ces heures-là. Nous arrivons, à pied, à Jeumont : le train belge s'était arrêté à Erquelines... On était une centaine d'exilés arrivés par le même train. Nos Frères, puis des Dominicains, des Jésuites, des Capucins, des Lazaristes... chacun portant à la main son petit sac. Au pont-frontière, nous apercevons le premier képi français, un brave territorial, baïonnette au canon... Dès qu'il nous aperçoit, il rectifie la position, et l'arme au pied, nous crie : « Bonjour, mes Pères... bonne chance, et vive la France ! »

Ah ! Monsieur, ce premier salut de la France, après douze ans, comme ça nous a été au cœur.

JEAN. - Brave soldat !

LE FRERE. - A la gare de Jeumont, ce fut bien autre chose. Il y avait là, au moins, deux mille personnes au bas de la côte. Dès qu'on vit arriver la caravane des proscrits, ce fut une immense acclamation. La foule s'était découverte. On criait : « Vive la France ! vivent les exilés... » Des soldats prenaient nos sacs pour les porter... des hommes, des femmes nous serraient les mains... on pleurait, on répétait : « Vive la France ! » d'autres criaient : « on vous avait chassés, maintenant on vous rappelle pour défendre vos persécuteurs. Dieu nous éprouve ; priez pour nous... »

J'étais trop vieux pour qu'on me donnât un fusil. Aurait-on voulu de moi aux ambulances françaises, puisque j'étais un exilé ?... Je suis allé servir la France dans l'armée belge. On m'a engagé comme brancardier, cela m'a permis de secourir et de sauver bien des Français. Puis j'ai reçu une balle dans la jambe droite ; impossible de continuer à porter le brancard. Alors, comme je voulais servir jusqu'au bout, je suis venu à Ostende offrir mes services à l'hôpital.

JEAN, *lui serrant la main.* - Au nom de l'armée, au nom de la France, merci.

LE FRERE. - Oh ! je n'ai fait que mon devoir, simplement : je suis Français. Tant pis pour ceux qui l'ont oublié en nous chassant. Mais dites, croyez-vous que cela va recommencer après la guerre ? Croyez-vous qu'ils vont de nouveau expulser de France des hommes qui sont venus se battre pour elle, verser leur sang pour elle, des hommes qu'on aura cités à l'ordre du jour, félicités, décorés ? Croyez-vous qu'on osera faire cela, alors que tant d'autres de ceux qui nous persécutèrent...

JEAN. - Ils n'oseront pas cette nouvelle ignominie ; la France les vomirait.

III LES MÊMES, M. VIXÈS

(Un prêtre infirmier appelle Jean et lui dit quelques mots à voix basse.)

JEAN, *s'approche de Pierre, lui prend la main.* - Pierre, Dieu a voulu te ménager une dernière, une grande consolation.

PIERRE. - Lui, c'est mon père ! Je n'attendais que lui avant de partir.

JEAN. - Oui, ton père. *(Il va ouvrir la porte).*

M. VIXES, *s'approchant du lit, se mettant à genoux.* - Mon fils, ta bénédiction de prêtre.

PIERRE. - Mon père ! *(Il le bénit).*

M. VIXES. - Maintenant tes mains de prêtre et de soldat, que je les baise.

PIERRE. - Oh ! mon père, mon père !

M. VIXES, *prend la main de son fils, la baise, puis, ouvrant ses bras, il l'étreint.* - Pierre, Pierre, me pardonnes-tu ?

PIERRE. - Mon père, je n'ai rien à vous pardonner.

M. VIXES. - Oh si ! tu dois me pardonner, comme Dieu, depuis quelques instants, vient de me pardonner. Je n'ai pas voulu entrer ici avant d'avoir été absous par lui.

PIERRE. - Mon Dieu, merci, je puis partir. Vous nous avez réunis.

M. VIXES. - Oui, unis par toute l'âme, au moment... (*Il pleure*).

PIERRE. - Père, la mort ne brise rien, elle rapproche les cœurs.

M. VIXES. - Oui, mais les œuvres ! j'ai tant à réparer, Pierre. Que ferai-je seul ?

PIERRE. - Vous ne serez pas seul. Jean !

JEAN. - Voilà, Pierre.

PIERRE. - Ta main (*il la prend*) ; père, votre main (*il met la main de Jean dans celle de son père*). Père, voilà votre fils, votre prêtre, il tiendra ma place. Vous travaillerez à deux. Vous ouvrirez les âmes d'enfants à l'amour de Dieu et de la Patrie.

M. VIXES. - Mon Pierre, je te promets de vivre pour eux... je te promets d'en ramener à Dieu plus que je ne lui en ai pris. Et puis, je me ferai l'humble, l'infatigable apôtre des éducateurs, des instituteurs... Ils sont seuls, isolés, je les réunirai... L'heure du sang a été pour plusieurs, comme pour moi, l'heure de la lumière et du repentir... J'irai vers ceux-là...

PIERRE. - Père, merci..., je meure heureux. Maintenant... (*lentement*) les quelques... minutes... qui me restent... il faut les donner... à Dieu... (*silence*) seul...

(On ferme les rideaux de l'alcôve.)

JEAN. - M. Vixès, la chapelle est toute proche.

M. VIXES. - Oui, allons prier...

(Ils sortent par la porte du fond qui donne sur la chapelle... on entrevoit la chapelle... l'autel. L'orgue en sourdine, joue le Stabat.)

IV

LES MÊMES, SAUF JEAN ET M. VIXÈS ; UNE SŒUR, UN PRÊTRE

LA SŒUR, LE PRÊTRE... *vont d'un lit à l'autre offrant des potions.*

BLESSES. - J'ai soif, j'ai soif.

- Oh ! mon bras.

- Merci, ma Sœur.

- Merci, Monsieur l'Abbé.

PIERRE, *à travers les rideaux fermés de l'alcôve, appelle d'une voix étranglée.* - Monsieur l'Abbé.

(Le prêtre s'approche, ouvre les rideaux).

Je meurs... Dernière absolution... Père !

LE PRETRE, *faisant le signe de croix de l'absolution.* - Ego te absolvo... *(puis à la Sœur) : Il est mort (il referme les rideaux de l'alcôve en restant agenouillé devant le lit).*

V

LES MÊMES, LE COLONEL, PUIS M. VIXÈS ET JEAN

(A droite, entre le colonel blessé sur le champ de bataille de Charleroi.)

LE COLONEL. - M. Pierre Vixès ?

LA SŒUR, *entrouvrant les rideaux de l'alcôve.* - Mort pour la patrie... Mais son père est là.

LE COLONEL. - Veuillez l'appeler.

(La Sœur va ouvrir la porte de la chapelle. M. Vixès, suivi de Jean, rentre dans la salle.)

M. VIXES, *regardant la Sœur.* - Mon fils ?

LA SŒUR. - Dieu a son âme.

M. VIXES, *allant vers l'alcôve.* - Mon enfant, mon pauvre enfant !

LE COLONEL. - Monsieur, avant de venir prier avec vous, auprès de la dépouille glorieuse de votre enfant, permettez-moi de vous remettre pour lui, au nom du gouvernement de la République, la plus haute distinction dont on puisse honorer un soldat : la croix de la Légion d'honneur.

M. VIXES. - Mon enfant ! mon enfant !

(Ils ouvrent les rideaux de l'alcôve, se mettent à genoux, les rideaux se referment, on entend des sanglots... quelques mots : « Mon enfant, mon enfant, » puis le silence.

La Sœur avance, traverse la salle, ouvre au fond la porte de la chapelle... on voit, sur un catafalque, un cercueil recouvert d'une aube, d'une chasuble, d'une tunique d'officier, où est piquée la croix de la Légion d'honneur ; un drapeau belge et un drapeau français laissent retomber leurs plis sur le catafalque...

Soudain on entend des voix d'enfants et de soldats entonner le Stabat.)

